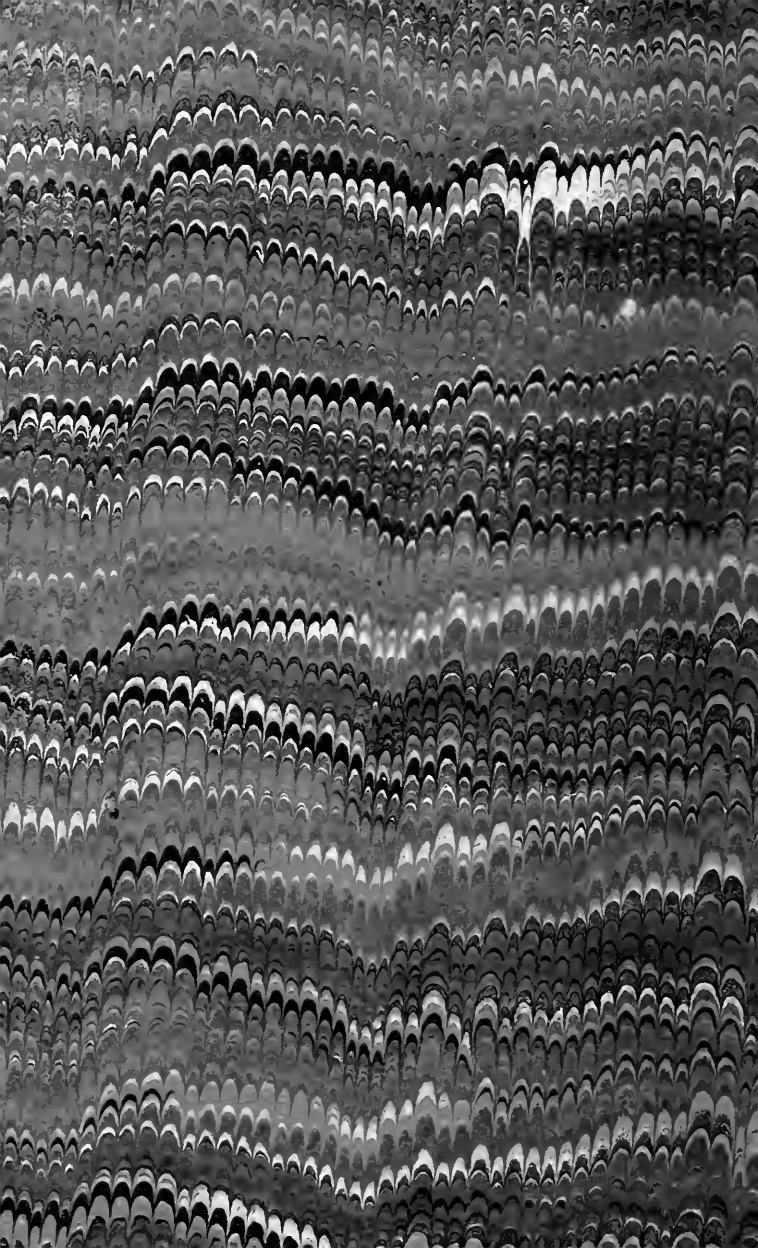
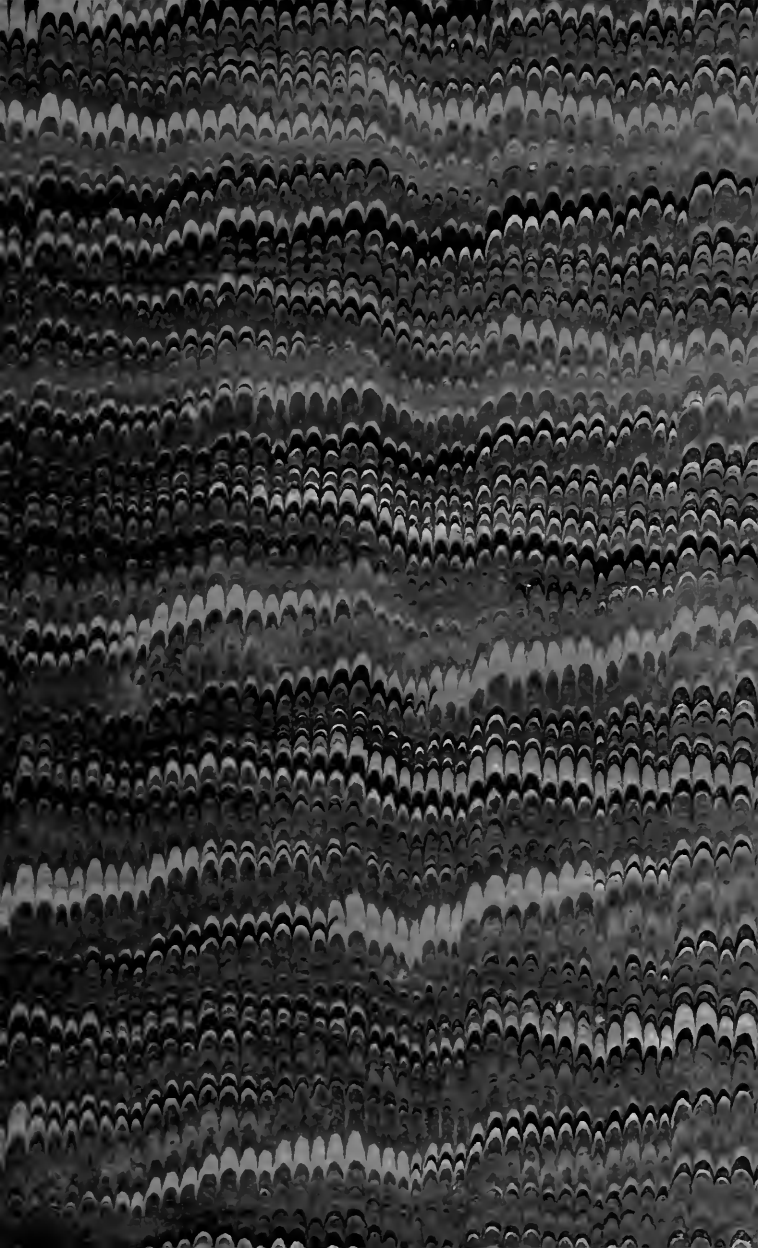


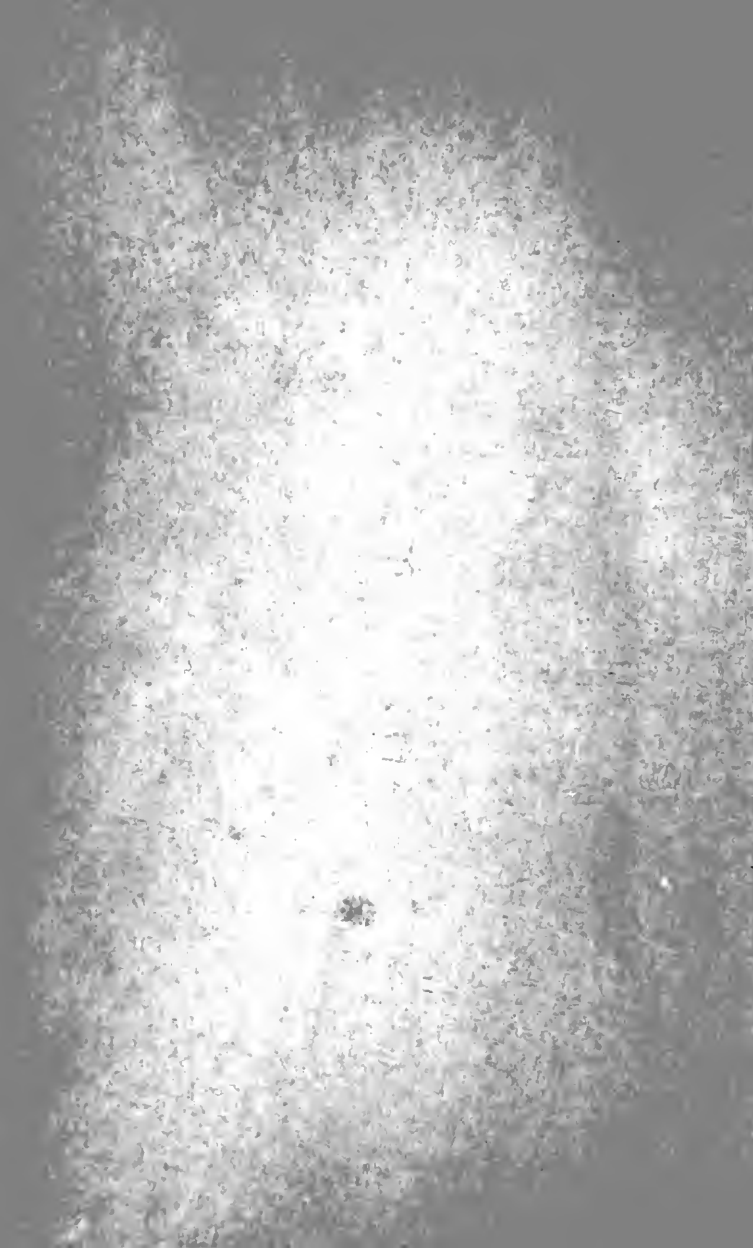
U d/of OTTAWA



39003002245974







CE



POÉSIES

DE

CHARLES CORAN

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/posiesco03cora>

POÉSIES

DE

CHARLES CORAN

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

TOME TROISIÈME

Sous les rides — Mélanges



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXVII



PQ

2211

.C318A17

1887.

v.3

SOUS LES RIDES

1867-1869 — 1873-1878

A MON AMI

JULES GIRARDIN



AVERTISSEMENT

De ce troisième volume la première moitié, SOUS LES RIDES, contient d'abord les quelques pièces de 1867 à 1869 des DERNIÈRES ÉLÉGANCES (première édition), suivies de vers inédits de la même époque. Puis, après un espace de quatre ans détournés de la poésie légère par la politique, viennent, de 1873 à 1878, des nouveautés qui, sous le même titre, terminent cette partie.

SOUS LES RIDES

DE 1867 A 1869

ALTER EGO

(RHYTHME A TROIS TEMPS)

J'ai vu jadis, au Vatican, un hermès d'homme
Qui m'est resté de mes six mois passés à Rome.
La tête avait double visage : un grave, un fou
Amalgamés, par le ciseau, sur un seul cou.
Le grave était un amateur de paix obscure,
Sur son front clair on relisait tout Épicure ;
Son doux regard, droit devant lui cherchant à voir,
Semblait trouver la volupté sous le devoir.
Son compagnon, le fou, portait plaisante oreille,

Les yeux d'un faune, et, dans ses yeux, gaité qui veille ;
Sa bouche ouverte avait gardé l'amour des vins
Et des baisers, ces trésors chers aux dieux sylvains.
— Presque attendri, tournant autour du marbre jaune,
Je l'adulais, l'humble penseur doublé d'un faune ;
Et je disais, en emportant ce souvenir :
Un devin grec m'aura sculpté pour l'avenir.
Oui, c'est bien moi, tel qu'en mes vers mi-fous, mi-sages ;
Mon humeur double est un hermès à deux visages.

IMPÉNITENCE FINALE

Chansonnier qu'Amour, mon patron,
Mit sans égards à la retraite,
Taisons-nous : l'âge rend poltron,
Pour un rien mon docteur me traite ;
Ne faisons pas le fanfaron.

Ah ! c'est égal, quel grand dommage
Que d'arrêter le joli train
Des rendez-vous au gai ramage !
Halte-là ! monsieur mon chagrin,
Chantez selon votre plumage.

Mais faudrait-il, contrit pécheur,
Bannir le nom de mes maîtresses,

Et, devenu mauvais coucheur,
Damner l'alcôve des déesses
Qui ne m'ouvre plus sa blancheur?

Non, je hais un barbon maussade;
Je soupçonne à son âpreté
Des dérèglements de passade.
L'homme austère aurait-il hanté
Les gros numéros de façade?

Femmes, êtres sacrés et doux,
Je conserve vos alliances;
Que dis-je! en passant près de vous,
Si j'écoutais mes défaillances,
Je tomberais à vos genoux.

Inédit.

BATAILLE DE VINS

Je soupe à huis clos, entre deux bouteilles,
Devant un homard.
Sauterne et Pomard
Ont l'esprit bavard ;

Donnons-nous-en jusqu'aux oreilles !
Volontiers je cause avec les glougloux ;
Du blanc et du rouge alternons les coups,
Soyons trois amis sans faire un jaloux.

« Moi, souffle le blanc dans son verre à patte,
J'ai l'art de conter ;
Veuille un peu goûter,
Je vais t'enchanter.

— Par moi l'on rit, et je m'en flatte,
Chante le pourpré dans son rouge bord ;
Je vais te ravir, goûte un peu, d'abord.
— Parfait ! mes amis, buvons à l'accord. »

Sauterne répond : « Je hais le mélange,
 Ne prends que mon cru ;
 L'autre est un bourru,
 Régal de ventru !

— J'exècre le gourmet qui change,
 Réplique Pomard ; breuvage de sots
 Que ce conseiller d'ennuyeux propos !
 — Eh quoi ! mes amis, déjà des gros mots ? »

« Tu perds ton sang-froid, le Pomard excite,
 Dit le Bordelais ;
 Ces vins à couplets
 Troublent le palais.

— Sauterne endort, l'entraîn te quitte,
 Fait le Bourguignon ; avec leurs grands airs
 Ils glacent le cœur, ces flacons diserts.
 — Vos débats, amis, m'agacent les nerfs ! »

« Ton front devient lourd, rétorque Sauterne ;
 Vois, le rouge agit :
 La fièvre surgit ;
 Ta santé ci-gît.

— Effet du blanc ! ton œil est terne,
 Riposte Pomard ; ce gâte-repas

Conduit ta gaité de vie à trépas.

— Assez, mes amis, ne m'achevez pas ! »

« Quoi ! tu laisserais un fond de bouteille ?

Geint, toujours coulant,

Le Bordeaux dolent ;

J'en suis tout tremblant.

— Tudieu ! quel affront pour ma treille !

Jure le Bourgogne ; ah ! tu t'échappais

Quand je verse encor ? j'en deviens épais.

— Alors, mes amis, arrosons la paix. »

Je force à trinquer les rivaux de verre.

Mais à les pousser,

A trop les presser,

Je vais les casser.

Imprudemment je persévère :

Mes deux gobelets jettent les hauts cris ;

Sur le couvert tombe un tas de débris ;

Et je sors de table un tantinet gris.

ÉCRIT A VERSAILLES

DEVANT LE MÉDAILLON DE CIRE DE LOUIS XIV

« Nous dans ta chambre, ô roi de cire !
Les roturiers, ces mal couverts,
Avec le temps, pardonnez, sire,
Entrent chez vous, comme les vers. »
— Il a perdu le port de tête,
Le front lauré par la conquête,
L'air proclamant : L'État, c'est moi !
Mais ceci n'est point mon affaire ;
A Coysevox je m'en réfère,
Et d'après Rigaud je le voi
Du haut en bas superbe roi.
Sous ce baldaquin couchait l'astre :
Dans ce brocart l'heureux Bourbon
Digérait les fruits du cadastre,

L'amour, la danse et le jambon,
Et nos aïeux l'ont trouvé bon.
Il s'éveillait toujours planète
Au sein de la pourpre et de l'or ;
Il sortait selon l'étiquette
De ces rideaux pompeux encor.
Dans l'antichambre, elle, la France,
Sous l'Œil-de-Bœuf, dès l'aube au guet,
Derrière la porte intriguait
Pour présenter la révérence.
Pour être au beau, lui se droguait ;
Puis il se montrait en perruque :
C'était là le matin vermeil ;
Et des héros baissaient la nuque
Devant ce lever de soleil !
— O roturier, bête de somme,
Vais-je à mon tour traîner son char,
Prendre aussi, moi, ce faux bel homme
Pour un *nec pluribus impar* ?

LA CHATTE DE PÉTRARQUE

A François Fertault.

Près d'Avignon on voit encore
Les lieux où Pétrarque aima Laure,
Madone des sonnets toscans ;
Et l'on voit dans la maison d'Arque
La chatte blanche de Pétrarque,
Compagne de ses derniers ans.

L'honnête épouse, faite muse,
Dans son devoir mourut recluse
Sans tendre au poète un baiser ;
Mais la défunte délicate
Revint, sous les traits d'une chatte,
De tout son cœur le caresser.

Qu'il devait donc peiner de vivre
A la dame d'un si beau livre,
Quand s'ouvrait le lit de l'époux !
Mais pour la chatte quel bien-être,
Quand l'appelait un si beau maître,
De se coucher sur ses genoux !

L'épouse avait su se défendre,
La madone ne pas comprendre,
La muse en un ciel s'enfermer ;
Mais la minette à patte rose
Ne s'occupait que d'une chose :
Aimer, aimer, toujours aimer.

Si les soupirs du vent qui passe,
Parvenus dans la salle basse,
Parlaient de sa Laure au songeur ;
La chatte, habile en prévenance,
Étouffait les échos de France
Avec un ronron tapageur.

A l'heure triste où la nuit tombe,
Quand le regret sort de la tombe
Pour visiter les cœurs aigris,

Aux aguets la féline accorte,
Avec des jeux de toute sorte
Le chassait comme une souris.

Les vers ne tressaient de couronne
Que pour le front de la madone,
La rime n'ouvrait qu'à son nom.
Mais si câline ! enfin la chatte
Dans les sonnets glissa la patte
Près de la belle d'Avignon.

Laure est le rayon poétique,
La lampe qui brûle au portique,
L'astre qui brille à l'horizon ;
Et la chatte est l'ombre discrète,
Le clair-obscur de la retraite,
Le demi-jour de la maison.

LE DÉCAMÉRON

Amendez vos penchants comme on soigne une terre ;
Des fleurs de votre esprit composez un parterre ;
Cultivez en vous-même un bois de chênes verts
Où désertier la foule à l'ombre des couverts.
Dès qu'on traite en bien-fonds la conscience humaine,
Le for intérieur devient le vrai domaine :
On possède, ô bonheur, ses jardins réservés,
Comme un prince a son parc pour les plaisirs privés ;
On entend l'eau qui rit sur des lèvres d'amphores,
La brise fait chanter des charmilles sonores,
Et des lis dont l'éclat n'appelle pas les yeux
Embaument pour vous seul le calme de ces lieux.
— Qu'alors un noir fléau s'abatte sur la ville,
Loin de la pestilence il vous reste un asile.

Dans la lâche cité le crime est-il vainqueur,
Émigrez en votre âme, habitez votre cœur.
Les livres vos élus, prose et vers, troupe amie,
Causeurs, abrègeront les jours d'épidémie ;
Et, si l'amour conduit votre Décaméron,
Le temps coulera d'or grâce à ce compagnon.

A UN ANE

D'où te vient le mépris, baudet ? Je le sais bien :
La vanité conspue un serviteur modeste.
Aussi, que je voudrais par la voix et le geste
Des pitiés de mon cœur reconforter le tien !

Quoi ! je t'accorde un cœur ? On raillera le mien.
Pascal se scandalise, et Descartes proteste ;
Lui, le bon La Fontaine, en riant te moleste ;
Mais tout être est amour, le mépris n'y peut rien.

Fi donc ! l'âne amoureux ; ô majesté de l'homme !
Doter d'un feu divin l'automate de somme !
Il m'en coûtera gros chez les filles d'Adam.

Va, baudet, je t'ai vu t'échapper du village
Quand paissait dans le pré l'ânesse au fin pelage ;
De tes jeunes ardeurs je connais le roman.

LE BŒUF

QUI SE VEUT FAIRE AUSSI PETIT
QUE LA GRENOUILLE

Le bœuf que la grenouille avait pris pour modèle,
Tombé dans l'autre extrême et modeste à l'excès,
Se chapitrait devant la dépouille mortelle
De celle dont l'orgueil amena le décès :
« En honnêtes leçons ce mélodrame abonde ;
Un bœuf ne vaut pas plus que cette bête immonde. »
Et, citant l'Écriture avec humilité,
Le sophiste ajoutait : « Tout n'est que vanité ! »
Près de là, le ruisseau délice du pacage
Glissait sous une voûte et gagnait le village.
Le conduit ténébreux, par deux bornes serré,
Offrait un logement commode à la grenouille
Et non pas à ce bœuf bien nourri, bien membré ;
Mais lui, vient vers le trou, le front bas, s'agenouille

Et prenant ses amis brouteurs comme témoins :
« Ce gîte est assez bon pour les gens de ma taille,
Leur dit-il, un plus fort s'arrangerait de moins. »
A fourrer son museau dans l'égout il travaille.
« Y suis-je, compagnons ? — Non certes ! — M'y voici ?
— Vous n'y parviendrez point. — J'approche, Dieu merci ! »
Il pousse, pousse encore, engage tête et cornes,
Et l'imbécile en meurt, pris entre les deux bornes,
Tandis qu'à ses côtés les bœufs sains de raison
Savourent l'eau courante et le tendre gazon.

J'ai donné la contre-partie
D'une fable raillant l'orgueil.
Tous les excès ont leur écueil ;
On peut crever de modestie.

ALBUM HERBIER

Remplir comme un album une jeune mémoire,
Comporte une œuvre exquise, avant tout méritoire.
D'abord il faut placer dans ce blanc souvenir
La prose didactique utile à l'avenir,
De ces morceaux imbus de mâle rectitude,
Dont la vertu dirige avec bon sens l'étude.
Le maître a charge grave, il répond de l'esprit
Où l'auteur qu'il adopte exactement s'inscrit ;
A lui donc, écartant les malsains d'un tel livre,
De choisir ses extraits chez les meilleurs à suivre.
— Aussi bien les penseurs caressent-ils l'orgueil
D'obtenir un feuillet de l'enfantin recueil ;
Ce succès leur assure un renom séculaire,

Car l'élève est plus tard leur fidèle exemplaire.
Pour la lutte publique ils arment les discours,
Ils aident les conseils d'ingénieux recours ;
Et d'âge en âge appris par les mêmes coutumes,
Circulent sur la foi de ces vivants volumes.

Mais, voisins de la prose, il faut dans l'écolier
Fixer des vers. Alors l'album devient herbier :
Les rimes sont des fleurs ; le maître moraliste
Se fait, tâche plus douce, aimable botaniste ;
Il cueille, et quel plaisir d'apporter son butin,
Un bouquet poétique, au recueil enfantin !
Et quel triomphe aussi pour le rimeur superbe,
Quand le chercheur de vers l'a compris dans sa gerbe !
Retenu par l'élève, il échappe au chagrin
De vieillir enfermé sous la peau de chagrin ;
Il va de compagnie avec l'adolescence ;
Sa muse embaume l'âme, elle orne l'innocence.
L'homme mûrit ; les vers, confidants de son cœur,
Souvent à ses désirs prêtent le trait vainqueur :
Ils emmiellent la voix du débutant qui prie,
Et transmettent ses vœux sous une allégorie. —
Y songeait-il le maître, artisan de l'herbier,
Qu'à cette fin probable il dressait l'écolier ?

— O poètes tirés tout vifs de la mémoire
Pour servir un novice en son art oratoire,
Combien je vous jalouse alors que les amants
Vous prennent à témoin de leurs premiers serments¹ !

1. Ici finissent les pièces extraites des *Dernières Éléances* de 1869.

LA DAME AUX CHEVEUX D'OR

Quand se laissa prendre une fois dernière,
Déjà vieux pourtant, mon cœur faible encor,
Grison, je n'obtins licence plénière
Que sur des cheveux, mais qui semblaient d'or.

Mon miroir, hélas ! m'a rendu modeste,
Du jour où j'ai vu pâlir mon reflet ;
Du ci-devant brun n'étant plus qu'un reste,
J'ai banni l'espoir d'un bonheur complet.

Vraiment c'était bien un peu ma maîtresse
Qu'une dame assise entre mes genoux,
A l'heure où mes doigts dénattaient sa tresse
Pour l'en revêtir comme d'un burnous.

J'étais bien un peu l'amant de ma mie,
Quand ce lourd manteau couvrait mon giron,

Et qu'entre mes bras la fausse endormie
S'enflait dans sa soie en faisant ronron.

Hors de ses langueurs la petite belle
Se montrait fantasque et raide à l'excès.
Un chaton gâté n'est pas plus rebelle ;
Combien de travers dont je pâtissais !

Quel charme en retour dans son indolence !
Il fallait la voir, sous le poil lustré,
Goûter les pavots de la somnolence,
Comme un angora cossument fourré.

Aussi, je l'aimais tout comme une chatte ;
Et si quelquefois j'osais la toucher
Tout comme une femme, aussitôt sa patte,
Les ongles tendus, voulait m'écorcher.

Pour la rassurer j'avais des pralines ;
Et, sans jamais croire à son dévouement,
J'amusais mes jours des grâces félines
De ce joli monstre ingrat et gourmand.

LE TOUR DU LAC

Jadis on soupirait pour une femme honnête ;
On dépensait des mois à tenter sa conquête.
Mais vantez donc la peine aux galants d'aujourd'hui !
L'amour naît d'un regard qui le promet commode :
On le rencontre un soir, près des lacs à la mode,
Et l'on revient du Bois en calèche avec lui.

Il faut de l'or : aimer n'appartient plus qu'au riche.
Dès l'Étoile, on promet un saphir à la biche ;
Déjà vers l'Obélisque on ose être indiscret ;
Puis, après le souper chez Foy, mademoiselle
Par un juste retour offre le thé chez elle,
Et se donne à minuit. Voilà tout le secret.

Ah ! combien m'allait mieux de frôler sous la table
Le petit pied surpris d'une belle intraitable ;

Et plus tard, quelle ivresse en pressant une main !
Et quand, plus tard encor, la dame, toujours sage,
De ma rose d'un sou décorait son corsage,
Je trouvais que mon cœur était en bon chemin.

PHYSIOLOGIE

Idéaliser l'homme est une œuvre finie ;
L'espèce a trop souffert de lutter sous nos cieux.
Sculpteurs, faute de type, abandonnez les dieux,
Imitez le réel jusqu'en sa vilénie.

Mais pour qui veut servir le beau par son génie,
L'art est de rajeunir un sang devenu vieux :
Philanthrope inspiré, savant ingénieux,
Devant l'être fourbu qu'il pense et s'ingénie.

Comme idole à polir il a l'humanité ;
Tressaillons, s'il lui rend les biens de la santé.
Dès lors plus de défauts dépravant la nature :

La féconde patrie aura des citoyens
Taillés tels qu'autrefois les blancs Olympiens ;
Des beaux corps renaîtra la divine sculpture.

LES NUAGES

Lorsqu'au matin d'un rendez-vous
Donné pour midi sous l'ombrage,
Le temps menaçait d'un orage,
Je levais au ciel des yeux doux

Qui voulaient dire : Épargnez-nous,
Bonne pluie, allez en voyage ;
Là-bas portez votre arrosage
Où l'on vous réclame à genoux.

Dans mon besoin de bleu céleste,
Je croyais presque avec un geste
Guider l'averse à l'horizon ;

Il me semblait, flatteur de nues,
Que mes suppliques ingénues
De leur menace auraient raison.

A CÉLINE QUI BRODE TOUJOURS

Vous êtes la vertu non moins que la beauté :
Je vous devrai l'émoi le plus pur de ma vie ;
Vous aurez fait passer par mon âme ravie
Les délectations de l'idéalité.

Rappelez sous mes yeux la sage antiquité ;
Moderne Pénélope au devoir asservie,
Ainsi qu'elle, écarterez l'amour qui vous convie,
Par un chaste travail chaque jour répété.

En d'autres temps Homère eût illustré Céline ;
L'épouse, dont le front sur un tissu s'incline,
Aurait levé la tête au bruit de son renom.

Tolérez qu'à défaut du chantre aux sept patries
Un poète, hautain dans ses idolâtries,
Pose, comme à vos pieds, des vers sous votre nom.

MAMAN

Mes amours sont restés les fleurs de mon histoire ;
Aussi, c'est un herbier que ma vieille mémoire.
Tirons-en derechef un souvenir aimé :
Mon choix tombe aujourd'hui sur un lis embaumé.

Libre garçon logé près d'un jeune ménage,
Je fréquentais la dame en parfait voisinage ;
Comme elle était charmante et que j'étais mutin,
J'aurais pu m'exalter le cœur chaque matin :
Quand j'arrivais, l'époux, banquier, courait le monde ;
Je la trouvais livrée à sa candeur profonde,
Sans autre surveillant qu'un fils, un beau petit
Qu'elle allaitait encore au temps de ce récit.
Seulement mon voisin pouvait sortir à l'aise ;

Sa femme rappelait la *Madone à la Chaise*,
Une mère, comme elle, et dont la chasteté
Sur les contemplateurs répand sa pureté.
J'avais senti, du jour où je la sus enceinte,
Sa douceur m'attirer vers une amitié sainte ;
Et lorsqu'elle eut son fruit, un attrait fraternel
Me vint comme à saint Jean, devant ce Raphaël.
Avec quel geste franc de Marie ombrienne
Elle m'offrait la place à côté de la sienne
Dès que j'entrais ! Heureux d'être le bienvenu,
J'embrassais l'enfant blond dans ses mains presque nu,
Jamais elle ; un besoin d'épargner sa décence
Retenait mes baisers loin de son innocence ;
Je l'adorais pourtant, et mon propos rieur
Devait mal déguiser le zèle intérieur.
(Je me confesse ici ; comment me faire entendre ?
Ajoutais-je une espèce à la flore du Tendre ?)
A force de la voir en sa maternité
Mêler l'œuvre du lait et notre intimité,
Je laissai l'habitude imposer à ma flamme
Un penchant filial pour cette aimable femme ;
Et j'appelai Maman celle que, pour un peu, .
J'aurais voulue amante. — Il advint que ce jeu
M'ôta presque trente ans chez une jeune mère

Qui berça confondus son fils et ma chimère ;
Et les heures passaient de la sorte à lier
Dans ce nœud délicat ce couple singulier.
— Mais un jour, ô terreur ! j'arrivai l'esprit trouble,
Égaré que j'étais dans un sentiment double.
Allais-je indignement souiller ma fiction,
Changer un rêve honnête en coupable action ?
Le sang me bourdonnait un conseil de satyre
Quand j'avançai, trahi déjà par mon sourire.
Maman, qui devinait, attrista son regard
Et dit : « N'aurais-je plus qu'un seul fils, par hasard ? »
Aussitôt je me jette à ses pieds, je m'écrie :
« Madame, ah ! demeurez Maman, je vous en prie !
Pour vous je resterai l'enfant le plus soumis,
Comme avec votre époux le meilleur des amis. »
Je pleurais. La chère âme, assouplissant son rôle,
M'attira lentement le front sur son épaule,
Et, sérieuse, osa gronder ce grand garçon.
Penché sur le petit, j'écoutai la leçon,
Aussi naïf que lui, je le jure, et si sage
Que je fermai les yeux, ayant vu le corsage
Ouvert à mon cadet en train de déjeuner.
— La voix trouva les mots qui savent pardonner. —
Après le court sermon, il se fit une pause

Où bébé s'endormant quitta le bouton rose.
Alors il me sortit de la bouche un élan
Audacieux, c'est vrai, mais pur. — Lecteur, crois-m'en ;
Surtout juge la femme avec ta seule estime,
Ou tes mépris, lecteur, sont de valeur infime. —
Je répliquai : « Maman, rends notre accord comple ;
A qui n'eut pas ton sang donne au moins de ton lait ;
C'est un désir pieux qui souffle mon envie,
Allaité par ton sein, je te devrai la vie ;
Conduis-moi d'une main, mets l'autre sur mes yeux,
Courage ! » J'attendais dans un calme anxieux.
Elle hésita devant cette prière étrange ;
Puis, me voyant si doux posé près de son ange,
Elle abaissa ma tête et me laissa téter...
O minute d'extase impossible à conter !
« Maintenant, reprit-elle, honorez votre tâche ;
Le rôle vous oblige, ou vous seriez bien lâche. »
Je redressai le front, et, toujours à genoux,
Les maintes jointes : « La paix, mère, soit avec vous !
Vous devenez céleste au milieu d'une gloire ;
Je vais vous consacrer un culte expiatoire.
— Allons, debout ! dit-elle, et pas un mot d'amour,
Mais restez là ; je veux vous voir, à son retour,
Aborder votre ami, le chef de la famille,

Avec ce regard droit où la loyauté brille. »

— Mon devoir commençait... Que raconter de plus?

De nos félicités les temps sont révolus :

Je ne suis qu'un herbier, c'est un lis que j'en tire ;

S'il embaume, une fleur n'a rien de mieux à dire.



.

TOUJOURS

A Paul Mariéton.

Du plus constant au plus frivole,
Chacun débute en ses amours
Par le serment d'aimer toujours,
Et chacun se croit sur parole ;

Car il faut à ce charmant jeu,
Comme aux lignes d'un paysage,
Un horizon où l'esprit nage
Dans l'espace vaguement bleu.

Par delà le domaine arable
Les yeux aiment un fond d'azur
Où promener dans l'éther pur
Le goût de l'incommensurable.

Au lointain de la volupté
Les serments bleussent de même ;
Leur toujours, fût-il un blasphème,
Flatte un besoin d'immensité.

MON CAS

J'erre le long des murs, distrait, préoccupé,
Songeur sous les bords noirs d'un grand feutre râpé. —
Un trouble évidemment m'opprime.

Le bourg s'émeut. Chacun rumine sur son seuil,
Consulte les voisins, et, me suivant de l'œil,
A découvrir mon but s'escrime.

On se rassemble. « Oui-da ! fait le bedeau, je crois
Qu'il marmotte un *Pater* là-bas, devant la croix :
Méfions-nous, c'est une frime.

— Il sent, dit le barbier, que vous l'examinez ;
Il grimace, il descend son chapeau sur son nez :
J'ai compris, le malin se grime.

— Voulez-vous mon avis ? répond l'instituteur ;
Rôder de ce pas-là dénonce un malfaiteur :
Ce vagabond médite un crime.

— Non, réplique l'huissier, il l'a déjà commis ;
Les forçats évadés ont cet air : mes amis,
Livrons-le, nous aurons la prime. »

Vient la maréchaussée ; on l'instruit de mon cas...
J'erre, étranger toujours à ce plaisant tracas ;
Mais, derrière, la garde trime.

Tant qu'enfin, sur la place, un gendarme endurci
M'arrête en s'écriant : « Que faites-vous ici ?
— Brigadier, je cherche une rime. »

RÉPONSE

AU POÈTE DE LA FLÛTE DE PAN

L'envoi de votre épître, André, m'a confondu ;
Et dire qu'aussitôt je n'ai pas répondu !
Savant favorisé des douceurs de la Muse,
Sachez que j'ai Babet, ma bonne, pour excuse.
Le moyen, s'il vous plaît, d'écrire un beau merci,
Quand chez moi dès l'aurore elle entre?... La voici !
« Que voulez-vous, Babet? — Monsieur, c'est une lettre,
On attend la réponse. » Ami, veuillez permettre...

Cependant, j'ai juré de rimer ce matin
Pour vous, *ad hominem*, comme dit le latin.
— André, la terre endure encor des tyrannies ;
Mais les cieus sont purgés de leurs mauvais génies,
L'empyrée est à nous ! Je veux, pour mon débet,

Vous offrir un voyage en ballon... « Quoi, Babet?
— Le pain bénit, monsieur, qu'un bedeau vous apporte. »
J'y vais, mon cher savant, pour les mettre à la porte.

J'apprêtais un voyage au gaz. — Gens d'ici-bas,
Montons où les Très-Hauts ne nous attendaient pas ;
Dans ma coque d'osier soumise à l'hydrogène,
Nous allons, la pantoufle au pied, libres de gêne,
Naviguer, vieux garçons qu'aucun nœud ne retient.
Lâchez tout ! mon caprice... Hélas ! Babet revient.
« Monsieur, le cordonnier apporte vos bottines. »
Lefèvre, pardonnez, ce sont là mes matines.

Je disais : Lâchez tout ! — Or, que fairé en ballon ?
Fils de Lucrece, enseigne un neveu de Villon,
Apprends-lui, l'œil au ciel, les secrets de l'espace ;
Et, penché vers la ville à voir ce qui s'y passe,
Je te raconterai des amoureux surpris
A travers les vitraux des maisons de Paris...
Toujours Babet ! « Monsieur, jetez vos dix centimes :
L'aveugle est dans la cour. » Ami, j'y perds mes rimes !

Je reprends : Oui, je veux qu'en l'air, dans mon panier,
Dialogue un épique avec un chansonnier :

L'un chantera l'amour, et l'autre, une genèse ; —
Gageons qu'un gai produit sort de cette antithèse.
Je me sens d'une humeur à rimer sans effort :
Je commence... « Ah ! Babet, pour le coup, c'est trop fort !
— Monsieur, vite, accourez ; ma serine va pondre ! »
Cher poète, jugez si je puis vous répondre.

Enfin, l'humble rimeur vous adresse ces vers,
Tels quels, et par Babet cause de leurs travers.
Vous, que j'entends d'ici moduler sur la flûte
Qu'en son jeu sans défauts nul souci ne rebute,
Excusez de ses couacs mon pauvre galoubet.
— Mais on frappe chez vous, on entre : c'est Babet.
Goûtez à votre tour du caquet de ma bonne,
Et plaignez-moi, mon bon, ou bien... je vous la donne !

DANS L'HERBE

Par bonté d'un père en tout sage,
Mis au vert chez ma grand'maman
J'ai vécu cinq ans du jeune âge
Sur le pâtis de l'Isle-Adam.

J'ai poussé parmi l'herbe folle,
Comme un modeste liseron ;
Je gaminais, après l'école,
Avec le trèfle et le mouron.

Quand je partis pour le collège,
Les moindres brins mes chers amis
Semblaient me plaindre. Où donc allais-je ?
Où le gazon n'est guère admis.

Depuis lors j'ai couru le monde,
J'ai rendu mon sort orageux ;
Ah ! que ma course vagabonde
M'a conduit loin des premiers jeux !

Après quarante ans de tumulte,
Rassasié d'heur et malheur,
Je renais doucement au culte
Des pâtis dont l'herbe est en fleur.

Dès qu'un regret me décourage,
Mon chagrin prend la clef des champs ;
Je m'en vais dans un pâturage
Retrouver mes premiers penchants.

Je me couche entre les fleurettes :
Les petits bouquets tout joyeux
Dressent leurs pompons, leurs aigrettes,
Pour me regarder dans les yeux ;

Ces bonnes gens ont l'air de croire
Qu'il leur souvient de mon prénom,
Comme s'ils gardaient la mémoire
De m'avoir eu pour compagnon.

« Humble flore de mon enfance,
Brins d'herbe qui me caressez,
Prenez une heure ma défense
Contre l'ennui des jours passés. »

SCÈNE DE PRÉTOIRE

Phryné que l'on jugeait, se sentant compromise,
Devant l'Aréopage enleva sa chemise,
Prouva qu'elle était belle, et gagna son procès.
La ruse est d'autre sorte où siègent des Français :
La dame ôte son gant dans cette conjoncture,
Et montre sa main blanche à la magistrature ;
Or, malgré mon respect pour la cour de Paris,
J'admets qu'assez souvent les juges y sont pris.
Le tour païen me plaît d'une Grecque élégante,
Mais aux chrétiens sied mieux la main qui se dégante.
Quel recours contre vous, orateur du parquet !
Suivez bien la plaideuse en ce moyen coquet :
Elle est lente, elle est grave : on suppose, à son geste,
Que le gant croit commettre un acte peu modeste

Et quand sa main paraît, — dirait-on pas vraiment
Qu'elle quitte, ô décence, un premier vêtement?
— Malheureux avocat de la chose publique,
Monsieur le procureur, trouvez donc la réplique
Au témoignage en chair, si joliment tourné,
De ces beaux petits doigts tout nus, comme Phryné !

SCÈNE DE MŒURS

Ce Paris débauché m'irrite,
O ville insensible à mes chants !
Je fuis où la pudeur s'abrite.
J'arrive à Port-Royal des Champs.

Je m'assieds sur un banc de mousse
Vestige des chastes penseurs,
Avec l'idée honnête et douce
D'y retrouver leurs bonnes mœurs.

Mais le sort, qui partout s'amuse
A turlupiner mes projets,
Ose étaler devant ma muse
Des frasques de mauvais sujets :

Je vois s'ébattre dans les ronces
Deux mouches dont l'une, l'amant,
De l'espèce, hélas ! des Alphonse,
Mène sa dame indignement.

Las d'amour, mais resté sur elle
A cheval pour l'éperonner,
Il la monte en jument de selle
Et part au vol se promener.

L'autre, attachée à ce vil rôle,
Cherche après les plus jeunes fleurs,
S'y pose, et régale le drôle
De sirops de toutes couleurs.

Il a faim : sur une framboise,
Vite, la belle offre un soupé
Où ce goujat de Seine-et-Oise
La traite comme un canapé.

Monsieur, repu, veut qu'on l'endorme :
Elle l'emporte en voletant,
Et pour la sieste, sous un orme,
Devient son lit ; c'est révoltant.

Comprenez-vous? L'odieux être
Se fait par elle entretenir.
— Si telle est ta pudeur champêtre,
France, je plains ton avenir.

L'ÉVENTAILLISTE

On m'a fait passer, à ma gloire,
Pour un peintre sur éventails;
Tel ma lectrice a pu me croire
Que j'amusais par les détails.

J'étends mes idylles bleuâtres
Sur un vélin des plus douillets;
Je produis des brises folâtres,
Dès qu'on agite mes feuillets.

Quand la dame, en feignant de lire,
Me parcourt à tort à travers,
Suffit-il pas que le zéphire
Sorte pour elle de mes vers?

Voilà comme au bal on s'évente
Avec des Jeux sur parchemin,
Et comment la beauté me vante
Qui croit leur gouache de ma main.

A WATTEAU¹

Maître Watteau, dans l'art d'agrémenter un rêve
Je suis votre confrère, et non pas votre élève ;
Vraiment, si j'empruntais la règle de mon goût,
Je la devrais aux Grecs, à leurs marbres surtout.
Inhabile à tirer mes ressources d'un autre,
J'écoute mon caprice, et ce genre est le vôtre ;
Mais, puisque tous les deux nous fardons la beauté,
Tenons ce trait commun pour une affinité.
— Souvent je demandais où trouver votre image,
Impatient d'offrir mon sympathique hommage
Au peintre délicat si longtemps méconnu,
Puni de préférer Pierrot au Romain nu.
Maintenant qu'on vous sculpte, enfin je vous découvre
Sur un socle, installé dans un salon du Louvre.

1. Un buste de Watteau figurait alors dans une salle du Louvre.

Quoi ! c'est vous ce penseur dont le regard au ciel
Semble implorer les dieux qu'évoquait Raphaël ?
Maître des jeux du mail où, pareille à ma muse,
En des frivolités Zerbinette s'amuse,
Coquet qui consacrez vos pinceaux les plus flous
Aux ruses de l'amour, quoi ! ce penseur, c'est vous !
Sur vos lèvres que fait cette mélancolie ?
Aux festins d'ici-bas avez-vous bu la lie ?
Étiez-vous taciturne, et ce front ravagé
Accuse-t-il le deuil d'un cœur découragé ?
L'aimable nautonier qui menait à Cythère
Les bandes d'amoureux fut donc un solitaire ?
Oui, le sort te pesait, pauvre rieur chagrin ;
Tu portais sans le dire une chaîne d'airain.
Nos arts par ce côté se ressemblent, confrère :
J'ai chanté mon plaisir en taisant ma misère.
Gai peintre et gai poète, échangeons des hélas !
Comme tu parais grave et combien je suis las !
A se dissimuler n'est-ce pas que l'on souffre ?
On peint rose, et soi-même on a le teint du soufre.
Tu bichonnais sur toile, et je pomponne en vers ;
Mais des dessus parés il faut voir les revers,
Et deviner comment ces flexibles artistes
Avec une heure heureuse effacent les jours tristes.

Rêves ou souvenirs, les charmes enjôleurs
Ont affolé ma plume et séduit tes couleurs.
D'autres, robustes gens, ignorent ces fantômes
Et s'acharnent après la fresque et les grands tomes ;
Nous, ermites vaincus par des diables rosés,
Nous réduisons la tâche au culte des baisers.
C'est alors qu'étant peintre on s'en donne à cœur joie
Dans les plis mutinés d'un corset qui chatoie ;
Ou bien, qu'étant poète on se monte l'esprit
Pour enlever un conte élégamment écrit.
Sur ta leste manière on te croirait frivole ;
Sur la preste façon dont ma strophe s'envole
On me dirait léger. Mais toi, le vrai Watteau,
Chétif, tu nourrissais la fièvre en ton manteau ;
Et moi, mis à l'écart par des oreilles sourdes,
J'aurai vieilli gêné sous des entraves lourdes.
— O marbre ! ton modèle avait-il donc cet air ? —
Il repose à présent, délivré de sa chair.
Ah ! quand m'endormirai-je aussi du dernier somme,
Hypocondre songeur harassé d'être un homme ?

PAYSAGE

J'ai découvert un toit fumant sur l'horizon :
Une vache au poil roux broute l'herbe à mi-pente,
Plus bas un ruisseau vert sous les saules serpente,
Une laveuse étend ses draps dans le gazon ;

Le déjeuner doit cuire au feu de la maison.
Hâté par l'appétit, mon pas plus prompt arpente.
J'atteins le frais tableau, mais pour qu'il m'en repente :
Le ruisseau devient mare où l'onde est un poison ;

Sur des ronces le linge en guenilles fait tache ;
Point de lait dans le pis desséché de la vache.
J'entre pour demander place au commun repas :

Deux vieillards sans couleur, dévorés par les fièvres,
Approchent un brouet repoussant de leurs lèvres.
— Que d'espoirs m'auront pris à de pareils appâts !

DE 1873 A 1878

ENVOI D'UNE PLUME D'AIGLE

A *Mme*

Voilà trente ans qu'en un voyage
Sur les hauteurs du mont Perdu
J'ai pris ce bout d'aile au plumage
D'un aigle en sa mort étendu.

Mon respect se mit à lui dire :
« Dépouille du roi de ces lieux,
J'entends vous donner, pour écrire,
A la main d'un victorieux. »

Trente ans j'ai suivi les faits d'armes :
J'ai vu couler les plus beaux sangs,

J'ai vu surtout couler des larmes,
Pas un héros sortir des rangs.

Et je cherchais encor naguère
Mon batailleur au front lauré,
Pour lui porter après la guerre
La plume de l'oiseau sacré.

Mais elle est lasse de l'attente
D'un glorieux digne du choix ;
J'écoute un désir qui la tente
D'aller, madame, entre vos doigts.

Vous qui dédaignez la conquête
De vos ardents adorateurs,
Inaccessible à la tempête
Comme l'aigle sur ses hauteurs, —

Pour repousser les fous hommages
Recevez ce bout d'aile altier ;
Qu'à se jouer dans les orages
Il reprenne enfin son métier.

POETÆ MINORES

A Emmanuel des Essarts.

Soyez peintre en petit, de valeur passagère,
Tantôt mythologique et tantôt baladin ;
Moins encore, imitez des fruits après Chardin :
La vogue s'y vient prendre, et l'on vous exagère.

Mais soyez un poète aussi d'humeur légère ;
Rendez, comme l'artiste et sur un ton badin,
Les nymphes, les plaisirs, même un fruit de jardin :
Votre œuvre, pour beaucoup, reste chose étrangère.

Viens consoler la muse, éloquent des Essarts ;
Rimeur toi-même, accorde au moins gâté des arts
Que la peinture en vers veut qu'un goût fin la prise,

Et que celle en couleur, dont le tableau galant
Sur le mur d'un salon donne un effet meublant,
Plaît, pour qui sait payer, sans même être comprise.

L'ÉCREVISSE A LA BORDELAISE

J'ai cuisiné sur de la braise
Qu'allumaient les feux de l'Amour ;
J'ai su poivrer, comme Véfour,
L'écrevisse à la Bordelaise.
Des dames, chacune à son tour,
En ont goûté, ne vous déplaîse.

Éros, — venu de Charenton
Pour m'aider un peu, je suppose, —
Chez Ninon, mais d'abord chez Rose,
Me transformait en marmiton :
Seulement la métamorphose
Manquait d'un bonnet de coton.

Le matin de nos Lupercales,
J'allais avec des gants froissés
Prendre vivants les crustacés

Dans les cuves des Grandes Halles,
— Je retiens de ces temps passés
Quelques scènes originales.

Un jour (je m'y connaissais bien),
J'avise, avant tout, la marchande
La plus accorte, et je demande :
« Douze des plus belles, combien ?
— Si tu veux, répond la gourmande,
Mangeons-les ensemble pour rien. »

M'est avis que vous pouvez croire
Que le bonhomme d'à présent,
Appuyé, maussade et pesant,
Sur un jonc à pomme d'ivoire,
Faisait un gars assez plaisant
Vers la date de cette histoire.

MA VIGNE FOLLE

Seul avec le *Décameron*,
J'ai paressé trois jours à l'ombre
Sous le treillis de mon perron.
Je sors guéri d'un penser sombre.

Je redeviens horticulteur
Dans cet enclos d'au moins un mètre,
Où, durant mes jours de lecteur,
La pousse a pu tout se permettre.

Et d'abord tâchons de savoir
Où veut aller la vigne vierge
Que maintenait dans le devoir
Un fil de fer droit comme un cierge.

Pour découvrir, pour écouter
Les secrets de la moindre chose,
Il me suffit de lui prêter
Mon brin d'esprit ; vite, elle cause :

« Où courez-vous les bras au vent ?
Répondez têt, mademoiselle.
— Je fuis ton berceau, mon couvent,
Afin de m'amuser, dit-elle.

— Pourtant ce frais treillage en croix
Vous convient mieux qu'un grand parterre
— Tu n'es pas fort, si tu me crois
Bonne à garder ton monastère.

— Osez-vous bien rompre mes nœuds,
Trahir les soins de ma serpette !
— Recluse, hélas ! contre mes vœux,
Je prends la poudre d'escampette.

— Quitter un maître si bénin,
Vous une vierge, ô mon élève !
— Appeler vierge une nonnain
Qu'à ta barbe grise on enlève !

— Un rapt chez moi ! Quelles façons !
Qui vous souffle pareille audace ?
— Eh ! mon compère, tes leçons :
Ces temps-ci tu m'as lu Boccace. »

Mais j'aperçois le ravisseur,
Un liseron qui, par la grille,
L'enlace et l'attire en douceur.
Sauvons la vertu d'une fille !

Et pour mieux avoir le dernier,
Assis devant la vigne folle,
Lisons le *Parfait Jardinier*
D'un ton pédant, comme à l'école.

PHOTOGRAPHIE

L'imitateur par excellence,
Le portraitiste sans pareil,
Seul garant de la ressemblance,
C'est toi, photographe soleil.

Quel amant nouveau ne s'adresse
A ton rigoureux objectif,
Pour posséder de sa maîtresse
Un portrait commémoratif ?

Aux yeux de l'amour qui débute,
Toi profond, tu sais ce qu'il faut .
Tu rends dans sa vérité brute
Jusqu'au moindre petit défaut.

Sous le temps les ardeurs faiblissent ;
Ton art a prévu ce progrès :
Sur le dessin les traits pâlissent
Pour rester toujours aussi vrais.

Et quand l'amour vient à s'éteindre,
Le portrait toujours ressemblant,
Passé de même, excelle à peindre
L'ombre d'un souvenir galant.

NOSCE TE IPSUM

Aux petits-mâîtres.

Artiste, apprends à te connaître :
Te trouvant fin plutôt que fort,
Reste un délicat petit-mâître
Pour te survivre après la mort.

Aux Ictinus laisse les temples :
Que rêves-tu d'un Parthénon ?
Excelle en des œuvres moins amples ;
Marque un lécythe de ton nom.

Aux Phidias Minerve armée !
Du colossal quel goût te prend ?
Sculpte-nous l'Amour en camée ;
Le dieu mignon te rendra grand.

A Michel-Ange sied la fresque :
Crains de tremper dans ses couleurs.
Toi, d'un blaireau féminin presque,
Triomphe à modeler des fleurs.

A Beethoven la symphonie !
Que souffles-tu dans ses clairons ?
Mets en nocturnes ton génie,
Et, charmés, nous te chanterons.

Artiste, apprends à te connaître :
Te trouvant fin plutôt que fort,
Reste un délicat petit-maitre
Pour te survivre après la mort.

UN PASSE-DROIT

A une dame pieuse.

Vous opposez l'enfer à qui doute des cieux,
Noble cœur dont l'Église obscurcit la justice!
Ainsi j'aurai vécu dépouillé d'artifice,
Zélateur adorant le seul vrai radieux ;

Et pour avoir cherché sans trouver aucuns dieux,
Par toi conduit pourtant, Nature, ô ma nourrice,
J'irai, mon jour venu, payer d'un noir supplice
L'amour de la lumière, au fond des sombres lieux!

Mais non ; contre Satan votre cœur se rebelle :
J'irai, vous l'avez dit, où va toute âme belle.
Eh bien, j'abuserai de votre sauf-conduit :

Que tous les égarés qui couraient à leur perte,
Pénétrant, sur mes pas, par la porte entr'ouverte,
Se sauvent dans le ciel, de l'éternelle nuit!

SUR L'HERBE

(RHYTHME BRISÉ)

Suprême orgueil de l'homme, ô soif de l'Infini,
Je puis te subir ; t'abreuver? nenni !

Mon esprit n'entre pas dans l'inintelligible :
Qu'il s'enferme heureux dans le Beau tangible !

Pour nombrer l'éternel, mesurer l'absolu, —
Mes ans, mes calculs n'auraient rien valu.

Je plains vos longs discours, docte métaphysique ;
L'inconnu n'admet rien que la musique.

Laissez les sons plonger dans l'Océan divin ;
Les mots, prose ou vers, le sondent en vain.

Que n'ai-je, au lieu de plume, une réelle lyre !
Je modulerais un vague délire.

A défaut d'harmonie, essaye, ô ma raison,
Le silence ému dans l'humble gazon.

Couché la face en l'air, sous le céleste abîme,
De l'universel j'ai l'instinct sublime ;

Mais, vision sacrée, extatiques amours,
Je vous sens venir... Raison, au secours !

Vous, distiques ici saccadés par prudence,
Des alexandrins rompez la cadence,

De peur que leur accord, lyrisme harmonieux,
M'entraîne à chercher le secret des cieux.

LES TROIS MANIÈRES

Inventez vos chansons au sein de la mollesse :
Célébrez les vins chers en buvant leur aîné,
Et le facile amour en délaçant Phryné ;
Vos couplets sont un jeu de l'humaine faiblesse.

Mais rimez les galas quand Plutus vous délaisse :
De votre humble Argenteuil tirez le Romané,
Puis de votre Suzette un amour blasonné ;
Vos vers deviennent l'art que l'esprit tient en laisse.

Et mieux encore : enclin aux austères penchants,
Glorifiez le vin et l'amour dans vos chants,
Le vin sans y goûter, l'amour sans qu'on vous aime ;

Poète immaculé, ton œuvre est l'idéal :
Ton profil creusera l'onyx oriental,
Le médaillier du temps conservera ta gemme.

A UN POÈTE

AMANT DÉPITÉ

Amant qui maudissez dames et demoiselles,
Vous aurait-on trahi? Source amère de pleurs!
Pleurez, mais sur la lyre; illustrez vos douleurs,
En ne grondant pas trop si l'Amour a des ailes.

Aux femmes demandez la grâce des gazelles,
Les doux yeux des pigeons et l'haleine des fleurs.
Que si vos fiers instincts effarouchent les leurs,
Souffrez, en confessant que rien n'est beau sans elles.

Passons l'inconsistance à la fragilité
Malgré l'affront sanglant de l'infidélité,
L'héroïque Iliade admire encore Hélène.

Prenez-le sur ce ton quand l'amante est en jeu;
Qu'on sente à vos accents le ciel dans son œil bleu,
La grâce dans ses bras, les lis dans son haleine.

LA VICTOIRE DE CRAUK

Au Statuaire.

Sur le grand livre de l'Histoire
Que restera-t-il des combats
Payés trop cher par nos soldats
Aux rivages de la mer Noire ?
Rien pour illustrer les Césars !
Mais à la majesté des arts
Il restera votre Victoire ;
Et le laurier qu'avec hauteur
Garde suspendu la déesse,
Il vous reviendra, fier sculpteur
Dont le ciseau défend la Grèce.
Triomphez donc, à vous le prix !
Moi, dans une ère encor lointaine,
J'aperçois visitant Paris
Les descendants de Démosthène :
Que diront-ils de cet airain

Toujours planant grave et serein?
Ils le croiront contemporain
De Périclès et fils d'Athènes ;
Et, charmés, jaloux tour à tour,
Ils nourriront l'attente folle
De pouvoir le reprendre un jour,
Comme un bien de leur Acropole.

UN PRINTEMPS A PASSY

Intime conseiller des rimeurs sans souci,
Mai de retour au Bois vient me voir dans Passy.
La brise entre, en passant par ma fenêtre ouverte,
Conter à mes vieux jours sa jeune saison verte ;
Un reflet de soleil avance câliner
Sur mon bureau ma main lasse de griffonner ;
Le parfum des bouquets monte évoquer la Rose
Dont le portrait caché dans mon tiroir repose ;
Et dehors, attroupés sur les balcons voisins,
M'invitent à grand bruit les moineaux, ces gamins :
« Eh ! monsieur le frileux, qui gardez votre chambre
Coiffé d'un bonnet gris comme un ciel de décembre,
L'aubépin vous réclame, apportez vos chansons
Pour jaser entre nous sous les prochains buissons.

— Pierrots de mon quartier, perdez-vous la cervelle?
A mon âge, il n'est plus d'aubépine nouvelle;
La mienne, elle abritait ma dame aux rendez-vous
Sous le roi Louis-Philippe... Adieu donc, petits fous!
Courez seuls égrener vos cris dans les broussailles. »
D'un geste impératif j'ai chassé ces marmailles.
Et puis, j'ai beau braver les rencontres, j'ai peur
D'inspirer aux amants presque de la terreur :
Quand l'essaim des heureux prend sous bois sa volée,
Quel spectre qu'un vieillard traversant une allée !
Vivons, — pour m'épargner les sinistres coups d'œil, —
Parmi mes chers bouquins, vivons dans mon fauteuil.
— Mais, né songeur, j'irai rêvant jusqu'à la tombe :
Dans mon âme, où jadis couvait une colombe,
Une ruche bourdonne et cherche après le miel ;
Trouvons-en qui lui plaise, ailleurs que sous le ciel.
Foin des fleurs de Passy ! je connais leurs pareilles
Chez des poètes sûrs d'attacher mes abeilles.
Combien de nos anciens, toujours frais et feuillus,
Abondent en sentiers pour qui ne marche plus !
Avantage assuré des rimes primitives,
Les vers de cinq cents ans sont des charmilles vives.
Moi qui voudrais sortir et veux rester cécans,
Je n'ai qu'à m'en remettre à Charles d'Orléans.

Il me suffit d'ouvrir sur ma table son livre,
J'entre dans les taillis. — Que ma ruche s'enivre !
Ce sylvain grand seigneur emprunte au renouveau
Brises, rayôns, parfums, et s'en fait un rondeau ;
Il murmure, il scintille, il embaume ; sa muse
Gazouille un air d'oiseau qui, celui-là, m'abuse :
Un charme bocager m'emporte et me conduit
Vers les gentils endroits où le baiser bruit ;
L'illusion m'étend sous les pieds de la mousse,
Des branches sur le front ; ma jeunesse repousse.
J'ai perdu mon orgueil, pour admirer de près
Les amours, et mêler à leurs vœux mes regrets.
Que dis-je ! (à mon insu mes doigts ont dû la prendre)
Rose est là qui sourit de plaisir : quel air tendre !
Son regard sur les miens arde ainsi qu'autrefois
Quand nous foulions le vert durant ce joli mois.
J'accorde à mon charmeur que voir mademoiselle
Dans ces lieux me lorgner m'agite aussi bien qu'elle ;
Si cette bouche aimable y consentait, gageons
Qu'on parlerait encor la langue des pigeons.
Me voilà courtisant la belle en effigie,
A l'ombre des rondeaux, rosiers d'anthologie ;
Elle écoute. — J'allais m'attendrir pour un peu.
« Arrière, monseigneur ! finissons tôt ce jeu ;

Vous qui bernez les gens que leur âge hypothèque,
Reprenez le chemin de ma bibliothèque.

Et toi, mignon portrait, reviens dans ton tiroir
Lorgner les billets doux de Rosette... Au revoir! »

UN OCTOBRE A PASSY

Pour distraire un passé qui me visite encore,
De ma fenêtre à l'ouest j'ai relevé le store
Et je regarde octobre, à travers un carreau,
Dans le Bois jaunissant achever son tableau.
Le printemps peint d'un vert dont la vigueur m'accable ;
Tandis que mordoré l'automne, plus affable,
Sur les derniers beaux jours étend, tels qu'un glacis,
Ses bruns doux pour les yeux des vieilles gens transis.
Les séniles humains valent donc qu'on les charme ?
Lui-même le soleil, terrible en mai, désarme,
Et, pour se laisser voir dans la pâleur du bleu,
Sous un bouclier d'or leur modère son feu.
Pendant la chaleur qui pénètre le verre
Me dit : — Pourquoi vis-tu comme un cactus en serre ?

Lorsqu'un ciel indulgent t'offre la liberté,
Pourquoi bouder ta part de joie et de santé ?
— J'allais me confiner jusqu'au soir dans un livre,
Où tromper près de l'âtre un fade ennui de vivre.
Non ; j'ai sonné : « Babet, mon paletot, je sors. »
Je prends mes gants, ma canne, et me risque dehors.
Savez-vous, mon esprit, docteur à l'humeur noire,
Que sur mes cheveux blancs je renonce à vous croire ?
Je le sens dès la porte, un peu d'air pur m'est sain ;
Vous me le défendiez, vous, mauvais médecin.
Le Bois, dont les débuts me semblaient une injure,
Vers sa chute aujourd'hui m'attire, et me rassure.
Les rideaux du feuillage irritaient mes dépit ;
Je me plais maintenant à l'avoir pour tapis.
Les buissons courbatus flattent ma promenade,
Eux qui, dans leur vigueur, m'auraient rendu maussade.
L'herbe moisit, tant mieux ! plus de nids de gazon !
Aux galants désormais de garder la maison.
Les galants, les galants, leur grâce ici détonne ;
J'ai perdu mai pour eux, ils me doivent l'automne.
Mener ses jeunes ans sous la ramée en deuil
Blesse l'instinct du beau ; mais faut-il flatter l'œil :
Un barbon qui vacille, appuyé sur sa canne,
Décore, à mon avis, un sentier qui se fane.

— Cette dame là-bas venant de mon côté,
Lente, au grave maintien par l'âge un peu voûté,
Certe il lui siérait mal d'éviter ma rencontre
Quand je trouve la sienne heureuse : elle me montre,
Dans un vieux paysage, un type de jadis
Défloré par la mode, — et, content, j'applaudis.
Qu'il s'harmonise avec la roussâtre aubépine,
Ce personnage errant en fauve palatine !
Elle approche... on dirait... Serait-ce elle ? Eh mais, oui !
Oui, Rose ! et qui s'arrête, et pressent que c'est lui.
J'ai retiré mon feutre ; elle observe ; j'avance :
Les deux passants contraints se font la révérence.
Pour sûr, un tort daté de l'an quarante-neuf,
En soixante-dix-sept n'a plus son effet neuf,
Car déjà la pitié m'étreint, involontaire :
Las ! ce visage aigu sourit à la Voltaire.
« Je vous remets, dit-elle. — Et moi, dès le tournant,
Je murmurais le nom de Rose. — Homme étonnant !
Vous excusez, monsieur, je marche, un rien m'enrhume.
— Marchons, ma digne dame ; il faut prévoir la brume.
— Moins vite, s'il vous plaît, mon pas devient très lourd.
— Bonne dame, parlez plus haut, je suis très sourd. »
Et pas un mot tiré des intimes annales !
Le temps de débiter quelques phrases banales,

On tombe où le chemin se bifurque ; elle, alors :
« Pardon, — vous remarquez, j'ai ma garde du corps...
Viens (dit-elle à quelqu'un qui la suit, sa servante),
Hâtons-nous, mon enfant, le ciel se couvre, il vente...
Bonjour, monsieur. — Madame, adieu ! » Puis, deux saluts ;
Et dos à dos l'on part. — Être qui ne sais plus
Qu'attrister de ta fin l'automne, je renie
Entre nous et les bois cette fausse harmonie. —
Rentrons ; fuyons comme elle ; il va bientôt pleuvoir.
Que ces arbres chenus sont désolants à voir !
On se croit d'un hospice en ces lieux de détresse...
Quoi ! dans ce corps éteint rayonna ma maîtresse !
Quel besoin des saisons, puisque tout doit mourir,
Avant de nous faucher, de nous tordre et flétrir ?
A quoi bon, pour la loi qui gouverne le monde,
Défigurer ce parc, avilir cette blonde ?
Et plus encor : pourquoi distiller dans ce cœur,
Qui, jeune, sut aimer, l'égoïsme moqueur ?
Oui, rentrons ; le déclin dédaigneux m'exaspère.
— Dispensateur des jours et du pain, notre père,
De peur de t'abjurer, dur Soleil, mon seul dieu,
Je retourne assoupir ma foi devant mon feu !

DEVOIRS FUNÈBRES

Assiégé par les ans, bientôt réduit, j'ai l'âge
De penser à soustraire aux horreurs d'un pillage
Mes richesses. Moi mort : lettres, cheveux, portraits,
Rubans, bouquets fanés, vous tous, mes biens secrets,
Qu'allez-vous devenir? Les dresseurs d'inventaires
Forceront-ils le coffre abri de vos mystères!
Je les vois vous saisir, vous dénier un prix,
Vous jeter en chiffons au panier des débris ;
Pour vous surtout, portraits, que d'autres infamies !
Non, comptez sur mon culte, ombres de mes amies
— Sentant Ninive prise et le sac approcher,
Le fier Sardanapale alluma son bûcher,
Et ses femmes, ses dieux, ses bijoux, ses armures,
Dévorés par le feu, périrent sans souillures.

Toi, de tous les trésors le seul qui m'ait tenté,
Finis de même, amour, meurs avec dignité.
— J'ai poussé les verrous ; accroupi devant l'âtre,
J'attise mon foyer : allons, vieil idolâtre,
Brûle en te prosternant, brûle, en buvant tes pleurs,
Chevelures, rubans, médaillons, lettres, fleurs !
Adieu, restes bénis ! O mes chères maitresses,
Qu'ont valu mes chagrins auprès de vos tendresses ?
Un appel de ces yeux, un mot de ces écrits,
Plus forts que la douleur, consolait mes esprits ;
Souvenirs embaumés, devenus les reliques
Qui gardaient de l'enfer mes nuits mélancoliques,
Dans la flamme emportez mon suprême regret :
Adieu ! — Maintenant, mort, arrive, je suis prêt !

L'ATTRACTION

O terre, qui pourrais, en tournant par le monde,
Lancer le genre humain comme un caillou de fronde
Et le réduire, au choc d'une étoile, en poussier!
Ta loi d'attraction est-elle une tendresse?
Est-ce un soin maternel qui sur tes flancs nous presse,
Nature, *alma parens*, au giron nourricier?

Non, tu vas sans amour pour ta progéniture.
Un nœud fatal nous lie à ta verte ceinture ;
Quiconque en veut sortir cherche un prochain trépas.
Dès qu'à courir les airs l'ambitieux s'égare,
L'impitoyable loi précipitant Icare,
L'écrase contre un sein qui ne tressaille pas.

La douceur s'y prend mieux que ta force, ô chimère,
Pour ramener l'enfant dans les bras de sa mère,

Quand le petit s'écarte, indocile ou distrait,
Aveugle attraction, que ne sais-tu, comme elle,
Animant d'un bon cœur la terrestre mamelle,
Nous garder ici-bas par la loi de l'attrait!

L'ÉCOLE

A Abel Hovelacque.

Savants, tirez le vrai du champ de l'hypothèse ;
Des corps analysés donnez-nous la synthèse,
Pour que, dans l'évidence enfermés, les esprits,
Les lents comme les prompts, répondent : « C'est compris ! »
Alors, — car il viendra le tour de la science, —
Les naturelles lois, lasses de patience,
Envahissant l'École, apprendront aux enfants
Ce que leur déguisaient les dogmes étouffants.
La Bible sous les yeux, le maître osera dire :
« Le monde est incréé », sans se faire interdire ;
Et les graves docteurs ne contesteront plus
Lorsqu'il ajoutera : « Le ciel n'a point d'élus. »
S'il reste à la Bretagne un pédant de collègue

Pour accuser encor le vrai de sacrilège,
Vain retard ! le réel, prouvant, prouvant toujours,
A Quimper-Corentin établira ses cours.
En ce temps-là, les dieux, rangés selon l'histoire,
Défileront devant le scolaire auditoire,
Vieux, nouveaux, géants, nains, confondus froidement
Par l'austère critique en un seul jugement ;
Et le maître, arrivant à la vierge Marie,
Dira du Sacré-Cœur : « Dernière idolâtrie ! »
— Mais aujourd'hui, chercheurs, quel abîme à franchir !
Les épouses sont là, mères qu'il faut fléchir.
Son enfant dans les mains, entendez-vous la femme ?
« Vous n'aurez pas mon fils, vous qui desséchez l'âme ! »
A ces mots, un abbé paraît, et, doucereux,
Se charge d'abêtir le petit malheureux.
— Ah ! savants, croyez-en l'esprit des nobles races,
Le culte du grand art vous attend sur leurs traces ;
Où régna l'imposture, adorons la beauté
Et, sous ses traits, l'amour, le respect, la bonté.
Sitôt que la morale entrera dans vos classes,
Pure comme Marie, avec l'attrait des Grâces,
Et que par vous le Beau, dieu des gréco-latins,
Des êtres généreux flattera les instincts, —
Les femmes s'ouvriront aux doctrines nouvelles ;

Vous trouverez alors les portes moins rebelles,
Les pères rassurés vous chargeront, oui, vous,
De former les penseurs, les soldats, les époux ;
Et quand, le soir, l'élève heureux dans sa famille
Caressera maman avec des bras de fille,
Lui laissant voir, plus sage et meilleur qu'aujourd'hui,
Comment ses professeurs sèment le bien en lui ;
Messieurs, remettez-vous des épreuves amères,
Les abbés malfaisants n'iront plus chez les mères.

L'HOMME N'EST QU'UN ROSEAU

LE PLUS FOIBLE DE LA NATURE...

BLAISE PASCAL.

Roseau de Pascal, être vain,
Fou qui te crois d'ordre divin,
Quand comprendras-tu la genèse?
Tout va du simple au compliqué;
Du petit au grand, malgré Blaise,
Un ordre unique est appliqué.
Veux-tu te comparer sans morgue?
Vois le grillon comme un sifflet;
L'instrument le moins incomplet,
L'homme, à tes yeux deviendra l'orgue.
— Faible en roseau, reste le fort
Dans l'animale symphonie.
A chacun selon son génie!
Tire du tien le noble sort
D'être à toi seul une harmonie.

LE SILENCE

Le silence est d'or
De plus d'une sorte :
Prisons ce trésor
Pour ce qu'il comporte.

S'il s'agit d'un sot,
Le don de se taire
Est l'or au bas mot,
Un corps simple, en terre.

Si l'homme de bien
Au fond s'examine
Sans en montrer rien,
C'est l'or dans la mine.

Quand le goût mûrit,
Trop vert à son compte

Pour quitter l'esprit,
C'est l'or à la fonte.

Qu'un penseur prudent
D'opiner se gare
S'il est dépendant,
C'est de l'or en barre.

Chez l'artiste coi
Terminant sous cape
Son prochain envoi,
C'est l'or sous la frappe.

Et quand l'être aimé
Tient pour qui l'approche
Son secret fermé,
C'est l'or dans la poche.

AUGUSTE BARBIER

M'écoutant demander si l'âme est immortelle,
Barbier, sûr de son fait, la prend sous sa tutelle
Et me répond : « Pour croire à l'immortalité,
Il faut un grand esprit de l'idéal hanté. »
Cet arrêt me récuse. « Alors, illustre barde,
Vous n'êtes pas cinq cents que le débat regarde ;
Si bien qu'à votre avis la masse qu'il exclut
N'y voit goutte au sujet de son propre salut. —
Poète, on se survit en laissant sa mémoire ;
Répondez donc plutôt qu'il faut hanter la gloire :
L'*Idole* est immortelle ; et vos rimes, c'est vous.
Mais l'âme après la mort, qu'est-ce ? un mot, rien dessous. »

✕

O VOLUPTÉ DE N'ÊTRE PAS!

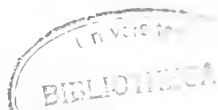
O volupté de n'être pas!
Que mes vieux ans sont las de vivre!
Quand donc serai-je au dernier pas
Du chemin qu'il me reste à suivre?

J'ai sondé le néant des jours,
J'ai scruté la vaine apparence
Pour m'épargner tes faux détours,
Labyrinthe de l'espérance.

Je suis revenu des lointains
Où chevauchaient sur des licornes,
Vers les égarements certains,
Mes rêves de bonheur sans bornes.

Rien plus ne satisfait mes yeux :
Je fuis l'art, je crains la nature ,
Je souffre à regarder les cieux,
La gaité d'autrui me torture.

Mais rendez-moi pour m'en servir
Les attributs de la jeunesse :
Vous allez voir tout me ravir
Vu du giron de ma maîtresse.



AMERTUMES

Je ne suis fait ni pour gémir,
Ni pour blêmir ;
Triste, j'exècre la tristesse.
Me direz-vous l'art de vieillir
Sans défaillir
Sous le fardeau de ma détresse ?

Mon rôle, hélas ! fut d'être heureux,
Dans un nid creux
Où roucouler pour ma colombe.
Laisseriez-vous cet amoureux
Languir fiévreux,
Bon à coucher dans une tombe ?

Je veux traiter avec la mort
En homme fort,

Droit devant la décrépitude ;
Mais faut-il sous la loi du sort,
 Qui ronge et tord,
S'incliner avec platitude ?

Amant, mes jours sont révolus,
 Je n'en suis plus ;
Reignons dans l'alambic des choses.
Que j'aimerais sur un talus,
 Dessous reclus,
Nourrir de mon engrais des roses !

SUR LE RIVAGE

J'aurais dû naître en des herbages
Où les pasteurs ont des pipeaux.
Rêveurs, qui menez les troupeaux,
J'aurais vécu de vos goûts sages,
A chanter l'ombre et le repos.

Et j'ai vieilli dans les orages,
Égaré, battu par les flots.
A vous ma fin, vieux matelots !
Je veux mourir sur vos rivages
Où la tourmente a des sanglots.

Pointe du Raz (Finistère).

TROUVILLE

Elle, avait la beauté dont le dédain foudroie,
Et lui, l'un de ces cœurs dont l'amour fait sa proie.
Lui s'enflamme; elle en rit. « Grand Dieu, je suis perdu! »
Dit-il, en s'éloignant, par la dame entendu.
— Un miroir dans les mains, celle-ci s'interpelle :
« Quoi! fatale beauté, tu lui parais cruelle! »
Et la terreur la gagne. — Il s'était arrêté
Pour écrire au crayon ce mot qui fut porté :
« Tu m'avais en mépris, j'irai là-haut t'attendre :
Du ciel, je veux te voir regretter un cœur tendre. »
Sans doute il s'abusait. — Le soir, un matelot
Trouva son corps déjà ramené par le flot.
Que d'hélas! et quels pleurs! — La dame a pris le voile
Et depuis n'a jamais regardé qu'une étoile.
C'est là qu'il doit l'attendre; épouse en ces liens,
Elle lui crie au ciel : « Grand cœur, je t'appartiens! »

Or, quelqu'un qui l'a vue en extase ravie,
Sur sa pâleur la juge au terme de sa vie...
Mais j'arrête des vers que leur sobriété
Condamne en cette histoire à la rapidité.

LA RÉALITÉ

Idéalistes,
Amoureux, poètes, artistes,
Nous sommes tous de grands enfants ;
Ce n'est pas moi qui me défends
D'inspirer le dédain aux sages moralistes.

Plaisant travers !
Pour nous les objets sont couverts
Du manteau de nos rêveries ;
Dès que s'ouvrent les draperies,
Autre erreur : nous voyons le réel à l'envers.

Le train des choses
Suscite nos pensers moroses ;

Nous percevons la vie en noir,
Pareils au maussade miroir
Dont le reflet flétrit les vierges les plus roses.

Il m'irait fort
Que l'idéal fût comme un fort
Où braver le siège sans trêves
De la laideur troublant mes rêves ;
J'aurais l'amour, les vers et les arts pour renfort.

Mais être en guerre
Avec le profane vulgaire ;
Dans les radoteuses cités
Subir les plates vérités
De l'un-et-un-font-deux, ce sort ne me va guère.

Aussi, je sens
Un besoin de fuir les passants,
Je distille l'intolérance,
J'ai des gros mots contre la France,
J'objurgue la nature et maudis le bon sens.

Instincts sublimes,
Que n'emportez-vous sur les cimes

La bande des esprits ailés?
Je serais parmi les zélés
Pour admirer de haut la terre sous mes rimes.

Mon pauvre cœur
De bon est devenu moqueur ;
J'aurai vu tomber trop de voiles.
Je n'aime plus que les étoiles...
Ah! si la mort devait nous mêler à leur cœur!

Purs moralistes,
De nos travers dressez les listes.
Nous sommes tous de grands enfants ;
Ce n'est pas moi qui m'en défends,
Mais, Ovide accablé, je finis par des *Tristes*.

REMBRANDT

Dans l'alcôve où la mort m'atteindra, nuit profonde,
L'Estampe *aux cent florins* va remplacer Joconde.
Toujours tu m'attirais, solitaire Van Ryn,
Car jamais ma gaieté n'alla sans un chagrin.
Songeur qui fais causer la lumière avec l'ombre,
Assiste de ton art cet esprit tendre et sombre,
Grand chercheur de soleil durant ses jours heureux,
Qui finit dans le spleen en oiseau ténébreux.
Le Vinci sait combien j'adorai Mona Lise;
Mais enfin quel vieillard n'a son tableau d'église?
Si bien que pour tes gueux pris d'austère amitié,
Au clou de mon amour je suspends la pitié.
« Adieu, Joconde! adieu, ma nourrice du Louvre! »
Sois paterne, Rembrandt, si parfois je découvre

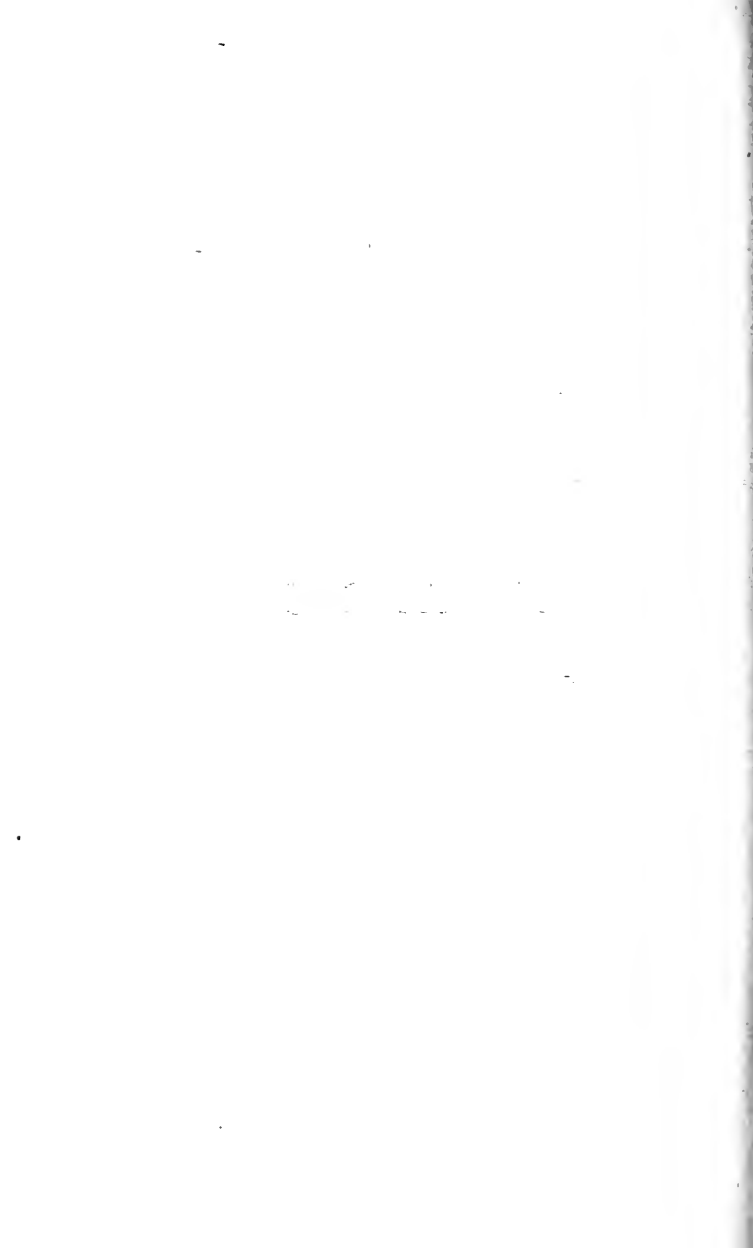
Les reflets de Florence errants sous tes lueurs,
Jusque dans cette image abîme de douleurs.
Alors tends-moi Jésus le thaumaturge honnête :
Ce pauvre guérisseur avait le ciel en tête ;
Tu l'as rendu si doux, qu'en lui criant merci
Je sentirai l'Estampe endormir mon souci.

SOLITUDE ET SILENCE

Solitude, je sais combien sous tes abris
Bonne est l'accoutumance aux cœurs las de Paris ;
Silence, ami discret du philosophe austère,
Je sais quel grand profit on obtient à se taire.
Asile et compagnon d'un esprit souffreteux
Que la foule rend brusque, et causer, malheureux,
Dites vos lieux déserts, aux retraites faciles,
Et vos recueils en préceptes fertiles :
Où consoler sa vie avec un bois sacré ?
Comment, n'entendant plus, se sentir rassuré ?
Mes dernières amours, silence et solitude,
Ressources du vieillard, inspirez-lui l'étude.

1878.

MÉLANGES



AVERTISSEMENT

Ici se groupent, par ordre de matières, celles de mes poésies que j'ai cru devoir écarter des recueils précédents.

Peut-être la SYMBOLIQUE RIMÉE semblera-t-elle un sujet trop étendu pour entrer dans un cadre aussi étroit. Je ne la publie qu'à l'adresse des lecteurs pénétrés des mérites de l'art grec.

Les rimes se rapportant à l'EMPIRE sont extraites des pièces assez nombreuses où j'exprimais mes révoltes de conscience contre un régime exécré. En cela, comme en tout ce qui sortait de ma plume, j'ai ignoré le besoin de me répandre au fur et à mesure de la production. Sauf les morceaux compris, avec des réserves nécessaires, dans

les DERNIÈRES ÉLÉGANCES de 1869, et un fragment paru dans le PARNASSE CONTEMPORAIN de 1866, je n'ai jamais imprimé rien de ce genre, même sur feuilles anonymes. Aujourd'hui, trouvera-t-on mes satires démodées? Je tiens cependant à les conserver comme un témoignage de la part que j'ai prise dans les terribles épreuves de mon pays. C'est avec la même intention que j'insère des invectives contre nos envahisseurs de 1870-1871. La haine injurieuse qui nous poursuit de Berlin ne sollicite que trop l'opiniâtreté de la nôtre. (Les vers intitulés AUX ALLEMANDS ont paru en ébauche dans LE RAPPEL pendant le siège.)

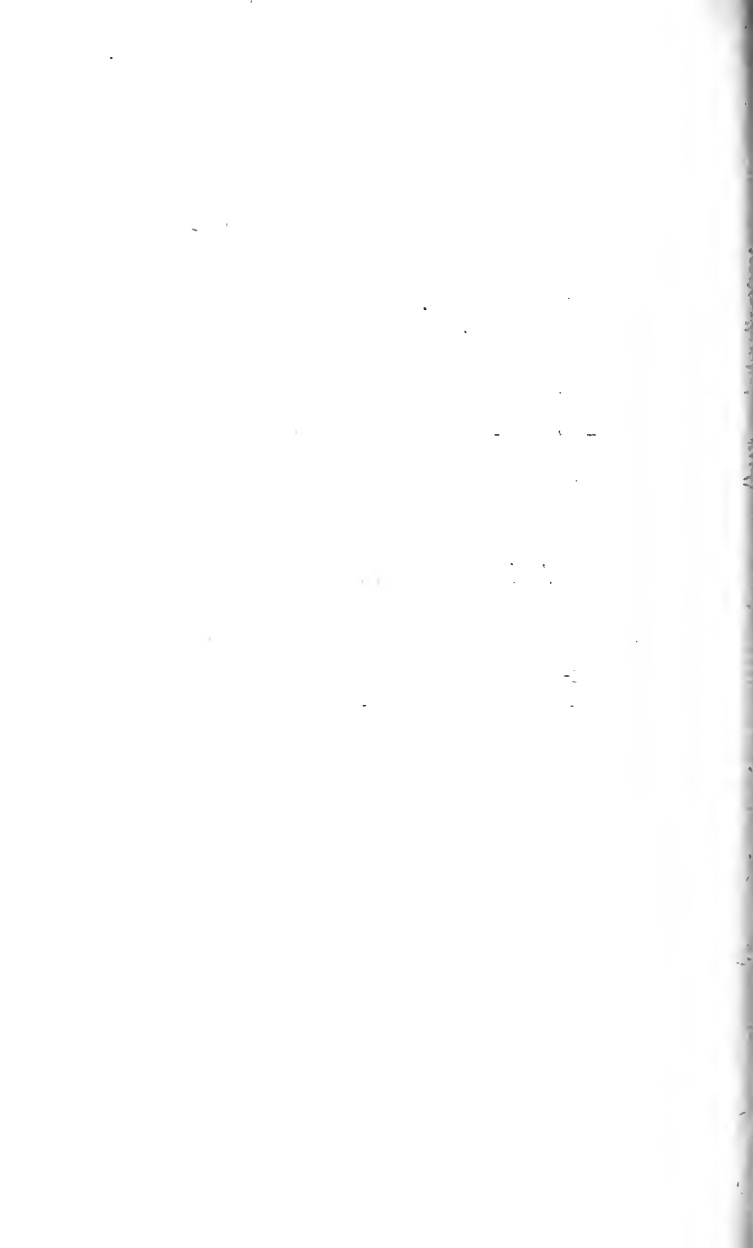
Quant aux ÉPIGRAMMES inédites qui complètent cette publication, elles aussi ont perdu avec leur à-propos beaucoup de leur intérêt; mais à quels livres expressifs d'une époque ne manquent bien vite les avantages de l'actualité?

LES FAMILIALES

A LA MÉMOIRE

DE MON VAILLANT ET REGRETTE GENDRE

LÉON GODARD



MA CHAPELLE

A ma Mère.

Ma mère, en qui la foi vit par la charité,
Tourmentait de ses vœux mon incrédulité ;
Pour disputer l'impie à l'antique culture,
Elle allait m'opposant la Nouvelle Écriture,
Et la chère Monique épuisait son latin
Sans trouver dans son fils un moderne Augustin.
Je vous demeure entier, principe d'harmonie,
Éternelle raison que l'Africain renie.
Négateur de l'Église où la mysticité
Étaye avec l'absurde un culte sans clarté,
Où l'affreux arc-boutant donne aux murs des béquilles,
Où, comme un méchant vers, le dogme a des chevilles,
J'ai dressé mon esprit en asile païen ;

Là, ton vrai Pan conserve un temple ionien,
Grèce ; ta ligne droite y suit la rectitude ;
Dès qu'un recueillement me pousse vers l'étude,
Je monte jusqu'au dieu par des degrés polis,
Et l'ordre universel est la Bible où je lis.
— Mais qu'à chercher son fils une mère est habile !
La mienne m'a rejoint dans l'idéal asile ;
A défaut de saint Jean ouvert entre ses doigts,
Sa bouche me disait : « Agis comme tu dois ;
Aime autrui, que jamais par ta faute il ne souffre ;
Des abîmes du mal aide à combler le gouffre. »
J'ai beau me rebeller contre le Saint-Esprit,
Refuser l'auréole au souvenir du Christ ;
Ma mère a su bâtir, devant le temple antique,
Une chapelle. Ici, se corrompt l'art gothique,
Plus d'autel ! mais la nef s'élève dans mon cœur ;
La charité supplée aux offices du chœur,
Et, secret tribunal, bienveillant ou sévère,
Sa voix intérieure approuve ou vitupère.
Si je fus pitoyable envers un malheureux,
Il me vient des flatteurs sous le portail ombreux ;
Alors, comme une ogive a les battements d'ailes
Et les gazouillements des bonnes hirondelles,
J'entends ma propre estime, écho de l'indigent,

Dans mon âme chanter : « Béni soit ton argent ! »
Mais si mon geste écarte un pauvre qui demande,
Sous le porche aussitôt quel blâme me gourmande !
Les hôtes de la nuit, chouettes et hiboux,
Pour dénoncer le mal s'éveillent dans leurs trous ;
Et le remords, troublant ma conscience triste,
Murmure : « Maudit soit l'argent de l'égoïste ! »
— Je ressemble, ainsi fait, à ce Forum romain
Où des temples divers bordent le grand chemin ;
Seulement, au Forum la piété publique
A fui les dieux païens pour la croix catholique,
Tandis que le vieux Pan garde dans mon cerveau
L'autel que ma raison enlève au Dieu nouveau.

1850. D. É.¹.

1. J'indique dans les *Mélanges* par D. É. les *Dernières Élé-*
gances de 1869.

VISITE A UNE TOMBE

Écoutez, je suis là, cendres de ma jeunesse :
J'amène notre enfant, tiens, femme, la voici.
Ta fille a de sa mère accompli la promesse ;
Le bonheur me vient d'elle, ô ma morte, merci !

Si tu pouvais l'entendre, interrogeant mes troubles,
De ta raison sereine imiter les discours !
Quand un souci m'accable, est-ce toi qui te doubles ?
Dans ses bras je te sens m'apporter ton secours.

Faut-il qu'en tes beaux yeux plus rien ne se reflète !
Notre vierge est en fleur, tu frémirais d'orgueil. —
Quel bouquet à poser sur ton cœur pour ta fête,
Au lieu de ces regrets jetés sur ton cercueil !

Cimetière Montmartre, 1861.

A MA FILLE A. C.

QUI PERDAIT SES CHEVEUX

*« Ça, monsieur le coiffeur, combien faut-il de mois
A ces cheveux tombés pour repousser d'un mètre ?
— Dix-huit », répond Félix en comptant sur ses doigts. —
Eh bien, je vais chanter ma fille dix-huit fois
Pour abréger l'attente, et dès ce jour m'y mettre.*

Août 1862.

I

CONSOLATION

AOÛT 1862.

C'était un lourd fardeau, mais valant son poids d'or.
Quand ces cheveux, le soir, échappaient à l'écaille
Pour ruisseler en flots mordorés sur ta taille,
Combien je t'admiraïs sous ton pesant trésor !

Sois calme, ils reviendront, plus lourds peut-être encor :
De ton filet soyeux ils briseront la maille,
Ils se révolteront contre la toque en paille ;
Tu te plaindras un jour de leur nouvel essor.

Cependant ta jeunesse eut là son diadème,
Et l'orgueil paternel s'en décorait lui-même.
Ils tombent... pour un temps les grâces vont chômer ;

Mais il reste à ton front l'éclat d'une âme bonne :
Je veux de tes douceurs te faire une couronne ;
Mes vers enseigneront le besoin de t'aimer.

II

LE LOUVRE

Septembre.

Où l'art est naturel un enfant le découvre.
Souvent je t'emmenais toute petite au Louvre :
Raphaël, ce témoin du lever de Jésus,
Te montrait une mère à toi qui n'en as plus ;
Marie ouvrant les bras, tu te croyais sa fille,
Ton innocence entrait dans la Sainte Famille.
Puis devant Solari, dont la Vierge *au coussin*
Sort pour le bambino le bouton de son sein,
Tes regards affamés imploraient la peinture,
Ton instinct réclamait ta part de nourriture.
« Ah ! du moins, murmurais-je, invoquant le tableau,
Nourris cette orpheline aux exemples du Beau ! »
— Mais de loin, le Vinci t'indiquait la Madone
Attentive aux ébats du dieu qui s'abandonne ;

Vers elle tu courais te divertir aussi ;
Tu jouais avec Christ. — Goûte donc Solari,
Adore Léonard, que Raphaël t'impose :
Leurs Vierges remplaçaient ta mère qui repose.

D. E.

III

PITIÉ

Octobre.

Pillarde avec les fleurs, mais douce aux animaux,
J'aime à te voir vanter les plus humbles chevaux

Et traiter en amis les ânes.

Courtisons les vertus de ces bons serviteurs,
Pour que la modestie ait aussi ses flatteurs ;

Laissons l'orgueil aux sots profanes.

Jadis, quand nous venions dans le Jardin du Roi,

Tous les tristes reclus, le nez tendu vers moi,

Flairaient tes bontés dans mes poches.

De tes grasses faveurs chacun avait son tour ;

Tu bourrais l'éléphant, tu gavais le vautour :

Qu'il m'en a coûté de brioches !

Et maintenant encor, qu'un chien passe égaré,

Ta pitié le console, il se sent attiré,

Près de mademoiselle il marche.

Et les chats ! bienheureux les chats que tu nourris !

Mais on doit, pour te plaire, épargner les souris.

Le cœur de ma fille est une arche.

D. É.

IV

UN MARDI GRAS

Novembre.

Rappelle-toi ce soir où la toile et la laine
Te costumaient si mal en fermière romaine ;
C'était triste de forme, ennuyeux de couleur,
En un mot, de mon choix, pour ton plus grand malheur.
Ayez donc frais corsage et tournure légère,
Quand la dame d'atours fut monsieur votre père !
Autant laisser un ours assortir un bouquet.
Tu vins au bal masqué déguisée en paquet.
Aussi, quand le prélude annonçait un quadrille,
Les danseurs t'oubliaient ; quel échec, ô ma fille !
Que de pleurs ont coulé pour un semblable ennui !
Toi, tu prenais ta part de la gaité d'autrui ;
Tu dansais par les yeux, tu valsais de l'oreille.
Mcá culpá ! j'étais d'une humeur sans pareille ;

J'aurais voulu partir, honteux, à pas de loup,
Mais il fallut rester : tu t'amusais beaucoup.
— Cette histoire est comique, et pourtant je la donne
Comme un trait qui rend bien ton aimable personne.

V

CONSEIL

Décembre.

Vivre, ce n'est pas qu'aimer ;
La vertu porte une lance.
Jaloux pour toi d'excellence,
De vigueur je veux t'armer.

Reste ferme en ta pensée ;
Livre bataille aux défauts ;
Cramponne-toi, près du faux,
A la raison offensée.

J'ai fait couler dans ton cœur
La doctrine salutaire ;
Ne sois pas l'urne de terre
D'où s'enfuit toute liqueur.

Comme un canope en albâtre
Garde un baume égyptien,
Conserve la loi du bien
Dans une âme opiniâtre.

VI

MERCI

Janvier 1863.

Vanter tes yeux et ta tournure
Ferait d'un père un sot rimeur ;
Ce qui me plaît dans ta nature
Tient tout entier à ton humeur.

En ton être, ce que j'adore,
C'est ta façon d'aller au bien
Sans embarras ni métaphore,
Donnant beaucoup, n'en disant rien.

Fille qui m'as coûté ta mère,
Par des bienfaits tu me la rends ;
Pour réparer la perte amère,
J'ai deviné quel soin tu prends.

Qu'à t'élever la vie est douce !
Tu m'enjolives ses sentiers ;
Je crois marcher sur de la mousse
Sous une voûte d'églantiers.

VII

L'ORDRE

Février.

Pénètre avec l'esprit sous les choses profondes :
Partout tu trouveras l'ordre, guide des mondes.
Penche-toi vers la mer ; l'océan a ses voix,
La grande eau te dira : « L'ordre est la loi des lois ! »
En relevant tes yeux, reconnais-le qui passe
Conduisant les clartés du sidéral espace :
Les astres sont des chars dont les coursiers en feu
Roulent des immortels dans l'hippodrome bleu ;
Si jamais les chevaux, surpris par une éclipse,
Pouvaient, par un écart, déborder leur ellipse,
Quel choc ! vois-tu Saturne accrocher Jupiter !
Mais l'ordre est là, réglant les courses de l'éther.
— Fillette, destinée au joug du mariage,
Que cet automédon dirige ton ménage !

D. É

VIII

LE BIEN

Mars.

Ta nourrice, forte en contes étranges,
Te disait jadis : « Chacun a deux anges :
L'un sort de l'enfer, l'autre vient du ciel ;
Crois pour ton salut l'ange Gabriel. »

Et j'ai protesté contre ces mensonges ;
J'ai dit : « De ta route écartons les songes ;
Dans la vérité cherche le devoir,
Par ton cœur aidée, apprends à le voir.

Deux guides trompeurs bernent les nourrices ;
Toi, suis vers le bien deux règles propices :
L'une est la raison, l'autre la bonté ;
Hors de leurs conseils tout est vanité.

D. É.

IX

LE MINEUR

Avril.

Je t'instruis pour te marier,
Dans ton esprit le mien chemine ;
J'ai la tâche de l'ouvrier
Qui descend féconder la mine.

Il creuse ; il extrait un trésor
Des entrailles de la nature ;
Ainsi j'exploite un filon d'or
Dans l'âme de ma créature.

Le mineur, sans un lot pour lui,
Rapporte aux heureux la richesse,
Comme j'apprête aux jours d'autrui
Les agréments de ta jeunesse ;

Mais que dit l'homme souterrain
Rentré pauvre dans sa famille?
Et que dirai-je à mon chagrin,
Quand je n'aurai plus là ma fille?

D. É.

X

RESTE TELLE

Mai.

Ton charme est le produit d'un climat tempéré.
Qu'au Midi, l'ananas se donne pour superbe !
Nous, à l'Ouest, préférons le fraisier qui dans l'herbe
Sous un humble buisson se dérobe ignoré.

J'ai couvert ton printemps de l'ombre de ma vie ;
Ta fleur fut la gâité de mon destin obscur.
Mais un jour le passant découvre le fruit mûr,
Et toi, nubile un jour, tu me seras ravie.

Pour attirer le choix, compte sur ta candeur.
Rappelle ingénûment le don propre à la fraise
De flatter l'odorat sans causer de malaise :
Exhale tes vertus, comme elle son odeur ;

Et modeste pendant de ta sœur bocagère
Qui laisse aux ananas les vains repas de corps,
Arrive à ton mari sous de naïfs dehors,
Comme elle à ton goûter sur la simple fougère.

D. É.

XI

BEUZEVAL

Juin.

Quel heureux coin de paysage,
Par nous sans chercher découvert !
Le sentier creuse sous le vert ;
Le ruisseau court pour l'arrosage ;

Les bœufs dans l'herbe ont bon visage ;
L'huis de la ferme est entr'ouvert ;
Le gros pommier offre un couvert
Où se reposer au passage.

Ajoutons à ce gai tableau
Le coup suprême du pinceau :
Ma fille est là qui m'accompagne.

Pouvoir des êtres adorés !
L'enfant, en traversant les prés,
Couche un vernis sur la campagne.

D. É.

XII

TON MARI

Juillet.

Sois sans peur, j'aurai bon courage.
Je veux penser à ton mari,
Comme on rêve d'enfant chéri
Avant l'heure du mariage.

Je l'aimerai ce bienvenu ;
Car il aura, s'il doit te plaire,
Pour le scrupule une âme claire,
Dans la joie un sens ingénu.

Il sera l'ennemi des traîtres,
Dédaigneux du parjure en char.
— « O mon fils, exécurez César ;
N'ayons plus que des lois pour maîtres ! »

Toi, ma fille, quand à son bras
Je te verrai ravie et fière,
Je n'aurai rien sous la paupière,
Rien que ton bonheur; tu verras !

XIII

L'ÉCOLE

Août.

Mène au bien tes enfants
Par les chemins aimables.
Dis : « Soyez raisonnables »
Et jamais : « Je défends ! »

Que la clef reste au coffre !
Ne les rends pas adroits.
Ne dis rien de leurs droits,
Dis-leur comment on offre.

Nulle arme dans leurs jeux !
Dis : « La force est impie,
Qui s'en prévaut l'expie. »
Danse après avec eux.

Au cours de tes maximes,
Dis : « Redoutez les sots ;
Évitez les grands mots ;
Parlez pour les victimes. »

Et quand aux nobles buts
Atteindra leur jeunesse,
Ces fruits de ta sagesse
Rediront tes vertus.

XIV

UNE FILLE

Septembre.

J'ai prévu des garçons ; mais que vienne une fille,
A cette perle ouvrons notre écrin de famille.
Toi, l'orfèvre, entreprends un travail lent et fin
Où celle qui doit plaire atteindra cette fin.
Il s'agit d'une épouse à former : jeune mère,
Méprise sans faiblir la dorure éphémère ;
L'éclat du faux séduit, tenons-le pour peu sûr ;
Fidèle à la franchise, incruste dans l'or pur.
Rehausse ton enfant, mais selon sa nature :
Que la grâce des fleurs t'inspire une monture ;
Tu verras ton bijou briller dans ce chaton,
Vrai comme un simple lis qui sort de son bouton.

Et plus tard, quand ta fille, épouse de la veille,
Entre ton gendre et toi videra sa corbeille,
Lui, regardant sa femme, et non pas les colliers,
Trouvera que la mère en remontre aux joailliers.

XV

FAMILLE

Octobre.

Je serai grand-papa pour mes derniers dimanches ;
Oh ! mais, que tes petits m'aient en robes blanches !
Quand le déclin fatal assombrit les aïeux ,
Que l'enfance du moins rayonne sous leurs yeux !
Volupté des vieillards, dernier droit d'être tendre,
Amour des nouveau-nés, quels bras je vais vous tendre !
Du soin de les bercer je retiens les soucis.
Contre leurs feux de dents recours à mes récits ;
Ces hochets fabuleux qui t'en donnaient à croire
Raviront tes enfants aux douleurs de l'ivoire.
Puis, il faudra passer par les mains de ces fous

Et me laisser confondre avec leurs vrais joujoux.
Cheval sur un tapis, je veux me sentir battre ;
Les vois-tu m'enfourcher ? j'aurai l'air d'Henri Quatre.
Mais quel salaire aussi, quand, pour toucher mes dûs,
J'attacherai ma bouche à leurs chignons dodus !

D. É.

XVI

LE BEAU

Novembre.

Jaloux de t'apporter les plus rares lumières,
Pour toi j'ai repoussé les feintes coutumières ;
A la splendeur du Vrai je t'allume un flambeau.
Je te montre les arts en un cortège auguste,
Et comment leur effet s'accorde avec le juste :
Vois le Bien reflété dans le miroir du Beau.

Que la beauté, pour toi de l'idéal déduite,
Quand triomphe le laid, inspire ta conduite !
Acquière, à la sentir, les durables attraits.
Le charme qui t'émeut dans les parfaits ouvrages
Et qui te mène au Louvre admirer des images,
Ayant formé ton goût, passera dans tes traits.

Si j'ai su t'enseigner un culte salulaire,
Tu lui devras plus tard d'être un pur caractère,
Modèle dans le monde, exemple en ta maison.
Plusieurs m'auront blâmé de t'ôter la croyance :
De ces fâcheux confonds alors la prévoyance,
Prouve par un sens droit que ton père eut raison.

XVII

LE MIEL

Décembre.

Tombant je ne sais d'où, que l'or me le permette,
J'irai goûter le miel sur les flancs de l'Hymette.
Est-il vrai que l'abeille, éloquente en ces lieux,
Inventa pour Platon un mode harmonieux ?
J'entends coller ma bouche à ces ruches sacrées,
Et, Gaulois, leur devoir des lèvres inspirées ;
Mais, sensuel aussi, je goûterai le miel
Par amour des produits récoltés sous ce ciel ;
Et si le blond gâteau que la Muse nous vante,
Lentement savouré, répond à mon attente,
Je veux chanter l'abeille et l'appeler ta sœur
Et pour flatter le miel lui trouver ta douceur.

XVIII

COIFFURE

Janvier 1864.

Tu perdais tes cheveux, j'ai compris ta douleur :
Mais vois donc de nouveau leur forêt dans sa force ,
Tel un chêne opulent, vigoureux sous l'écorce,
S'effeuille au vent du nord, puis reprend son ampleur.

Ce soir tu danseras. — J'ai mandé ton coiffeur ;
Félix va revenir tresser la natte torse
Et piquer une rose en innocente amorce ;
Pour attirer les yeux, passons-lui cette fleur !

Qu'en ses constructions, artiste, il se délecte !
Il dit vrai : bien coiffer prouve un bon architecte ;
Rendons, oui, rendons grâce au talent de ses fers,

Car ma gaité se règle aujourd'hui sur la tienne ;
Mais, quel que soit l'effet que le coiffeur obtienne,
Combien mieux ton grand cœur t'embellit dans ces vers !



MON PÈRE

A ma fille A. C.

Parmi nos portraits de famille
Ta préférence, avec raison,
Choisirait le petit garçon
Debout devant une charmille.
Son costume est d'un jardinier,
A la main il tient une rose ;
Un choix de fleurs dans un panier
Près de lui sur un banc repose.
Nous l'admirons, ce beau Poucet
Potelé, le cou sans cravate ;
Il a sept ans, le portrait date
De mil sept cent quatre-vingt-sept.

— Maintenant, dessous la peinture,
Dans sa chambre un beau sage assis,
Bien cravaté, fait la lecture
En mil huit cent soixante-six.
C'est l'original et mon père,
C'est le plus vert des bons papas ;
S'il se dit vieux, ne le crois pas :
On est jeune tant qu'on sait plaire.
Comprends-tu que le cher coquet
Reste du temps de son enfance ;
Du petit qui porte un bouquet
Il garde même la prestance,
Pour offrir à tes descendants
Un échantillon de l'étoffe
De ce grand passé philosophe
Auquel nos saints montrent les dents.

1866. D. É.

LES SOULIERS DE MA FILLETTE

A ma fille E. C.

Fillette, à quoi bon te chausser?
Sur le tapis reste à danser,
Pieds nus, près de ma jardinière. —
Non, ma fille est d'un bal ce soir :
Sur mon genou viens donc t'asseoir,
Tends la jambe à ta cordonnière.

Voici deux paires d'escarpins
Aux nœuds bouffants, aux airs poupins ;
L'une est étroite, et l'autre aisée.
Tu peux choisir : si tu m'en crois,
Tiens aux souliers les moins étroits,
En coquette bien avisée.

Les plus petits, si tu les prends,
Feront ouvrir des yeux plus grands ;
C'est un succès pour les chaussures.
Mais pour les pieds c'est un revers
Que de rentrer du bal couverts
D'irréparables flétrissures.

Ne dis pas qu'on n'en verrait rien.
Tu seras dame un jour ; eh bien,
Monsieur regarde, après les noces :
Les souliers que nous achetons
Sèment pour lui sur tes petons
Des lis, oui, ma chère, ou des bosses.

Veux-tu savoir quels sont ces lis ?
Ma pendule en a de jolis :
Vois les pieds d'albâtre de Flore.
Dirait-on pas deux lis en fleur ?
Que ta chaussure ait de l'ampleur,
Les tiens seront plus purs encore.

Aimes-tu mieux montrer au bal
Les escarpins qui te font mal ?
Quel trouble, un soir, dans ton ménage,

Quand sortiront du blanc satin
Les pieds crochus d'un diabolin,
Devant l'amoureux personnage !

Je crois te voir sous ce regard
Honteuse, hélas ! boudant trop tard
La demoiselle maladroite
Qui, pour plaire aux petits garçons,
Se fit jadis prendre aux façons
D'une chaussure trop étroite.

Toi, si fière avec tes maris,
Garde au vrai des petons fleuris ;
Choisis donc la plus large paire,
Pour que monsieur, les temps venus,
Trouve à baiser sur tes pieds nus
Les lis que cultivait ton père.

1855.

UNE PARTIE FINE

A la même.

« Dans ce chalet couvert de liserons joyeux
Tu vis de mon amour, délices de mes yeux.
Mais faut-il pas sortir par un joli dimanche,
Et montrer au pays ta robe toute blanche,
Quand ce moulin là-bas, perché sur l'horizon,
Fait signe aux amoureux de quitter leur maison ?
Vois le sentier qui grimpe en rayant la colline,
Pour tes brodequins bleus dans la mousse il dessine.
Ces cerisiers touffus, rouges de beaux produits,
Tendent au vermillon de tes lèvres leurs fruits.
Le vent souffle de là : sens-tu quelle odeur fraîche ?
Vers toi Monsieur Zéphyre embaumé se dépêche ;
Envoyé par les fleurs, le courrier du printemps

T'engage à venir prendre un bouquet dans les champs.
Répondons sans tarder à ce galant message,
Ou tu chagrinerais l'aimable paysage.
J'aperçois un pigeon qui part pour le moulin :
En route, ma charmante ! imitons ce voisin.

« Tes pieds sont des Poucets ; mais tu trottes, tu trottes,
Leurs pas font le travail d'un ogre à grandes bottes.
Nous touchons d'un seul trait l'endroit où le sentier
Commence ; arrête un peu près de cet églantier,
Respire ; et puis réglons notre course ascendante,
Donne la main et marche en touriste prudente.
Tu veux quitter tes gants ? D'accord, mais ton chapeau,
Non ! le vilain soleil t'abîmerait la peau :
Il brûle, quelle horreur ! moi du moins, si j'embrasse,
—Tiens, deux baisers ! — jamais personne n'en voit trace.
Pourtant, notre facteur, Jean, qui vient devant nous,
M'a surpris : « Bonjour, Jean ! » ... comme il a l'air jaloux !
— Eh quoi ! trotter encore, ô compagne frivole !
Prétends-tu cheminer comme le pigeon vole ?
Je devine : oui vraiment, sexe toujours coquet,
Pas plus tôt dans les fleurs, il te faut ton bouquet ;
Cueille donc, et d'abord retiens que pour l'abeille
L'églantine et tes doigts ont une chair pareille ;

Si l'insecte t'approche, appelle ; sur tes cris
J'accours la canne haute ; il se sauve, et tu ris.
— Ensuite, en flairant bien, si je trouve des fraises,
Je te les céderai, pourvu que tu me baises.
Tu détournes la joue ; hélas ! on t'aime trop.
Bon ! les brodequins bleus s'échappent au galop ;
Mademoiselle avise un cerisier superbe :
Courage ! dresse-toi sur les pointes de l'herbe...
Inutiles efforts ; les arbres sont si grands !
Tu boudes ! dans mes bras monte à l'échelle et prends.
Surtout, n'en prenons guère, ou le garde champêtre,
Sorti d'une cachette, à l'instant va paraître.
S'il se fâchait, comment désarmer le sournois ?
Sais-tu, vers son vieux sabre avance ton minois ;
Le brave homme, égayé sous ses moustaches grises,
T'aidera, je parie, à voler les cerises.
— Chut ! j'entends le moulin ; saute, compte au porteur
Deux baisers — mon prix fixe — et gagnons la hauteur.
As-tu faim ? Le meunier aura de la galette
Et du lait ; quel régal ! je paye une dinette. —
« Holà ! maître Landry, servez-nous dans la cour
Votre lait du matin, la galette du jour. »
A table ! Bois, petite, et, comme les fermières,
Attire à tes côtés les bêtes familières ;

Donne-leur du gâteau, donne de grosses parts
Aux lapins, aux dindons, aux poules, aux canards. —
Voyez le mauvais cœur qui veut tout pour sa bouche !
Va, gourmande, on connaît tes appétits de mouche. . .
Tu caponnes déjà ; tes yeux disent : Assez !
Tes doigts jettent ; très bien ! Baignons ces doigts poissés,
Et viens, sur l'herbe assise, au bord de la montagne,
Employer ma lorgnette à battre la campagne.
— Le spectacle t'amuse ; admire du nouveau :
Maintenant ton chalet brille au fond du tableau.
Mais partout le bonheur flatte de loin ta vue ;
Passe au son du tic tac ses faveurs en revue :
La patte en l'air, Minet, ton chat, sur le grenier
Te fait signe à son tour de quitter le meunier ;
Sur le perron Coco te cherche, dans sa cage ;
Fanny, dans le jardin, te festonne un corsage ;
Ton chien fidèle, Émir, au guet sur notre seuil,
S'agite et te prépare un délirant accueil.
Voilà le joueur d'orgue ; à ta grille il s'arrête,
La musique t'attend. . . Eh mais ! lève la tête ;
Vois-tu pas s'envoler d'ici notre pigeon ?
Le cher voisin retourne où pointe le donjon.
Nous que tes amitiés réclament au village,
Écoutons leur appel ; rentrons comme ce sage.

Serais-tu lasse ? Alors, monte encor dans mes bras ;
Je descendrai pour deux, toi, tu me baiseras.
Tu bâilles ! le tic tac te dodine, il opère...
Dormez, l'enfant chéri, c'est un berceau qu'un père.»

Que j'aime ce métier par de riants chemins :
La tenir sur mon cœur, légère entre mes mains !

1855. D. É.

IL N'EST RIEN DE PARFAIT

A la même.

Ma fille, on te célèbre, et l'on a bien raison ;
Tes vertus, mieux que moi nul n'en connaît la trame :
Heureux l'époux futur dont tu seras la femme,
L'inébranlable honneur gardera sa maison.

Si douce aux vieilles gens dans ta jeune saison,
Tes soins ingénieux prouvaient une belle âme.
Va, pour garder un cœur, bientôt gentille dame,
Le tien se trouvera des charmes à foison.

Ton esprit, ton regard, ton sourire ont la grâce
Et combien d'autres dons que, ton père, je passe !
Moins modeste, à briller ma fille excellerait.

Mais, chère enfant, pourquoi ce dédain de toi-même,
Quand sous tes propres yeux avant tout chacun s'aime ?
Décidément sur terre il n'est rien de parfait.

MES PETITS-ENFANTS

Ainsi, j'aurai vécu, jusqu'en mes derniers jours,
Pour l'unique agrément d'une bande d'Amours.
Jadis, c'était le soir, au-dessus de ma tête,
Sans pitié pour mes nuits, que commençait la fête.
Les ai-je assez soufferts leurs tortis, leurs flambeaux,
Leurs flèches!... abrégeons : j'en appelle aux tableaux
Où Boucher les dévoile agitant leurs emblèmes
Avec ces airs pillards qui sont partout les mêmes?
De sorte que trente ans j'amusai ces messieurs.
Puis, leur volage essaim me laissa : j'étais vieux.
Délivré, j'allais donc prendre enfin ma retraite,
Me construire une paix par aucun bruit distraite,
Me nourrir de lecture ; ô suprêmes douceurs !
Mais déjà les fripons tramaient d'autres noirceurs :

Ils ont pris vos atours, bébés de ma famille ;
Ils m'arrivent cachés sous vos cottes de fille,
Non pas au vol le soir, mais à pied le matin,
Et s'abattent sur moi, leur facile butin.
« Dieu me préserve, Amours, de souffler un reproche !
C'est égal, je comprends, vous fouillez dans ma poche ;
Qu'y cherchez-vous ? Parbleu ! du sucre, mes joufflus.
Pillez grand-père ; au moins vous n'échapperez plus. »
Désormais je les tiens, là, devant mes besicles,
Sans flèches ni tortis — inutiles articles, —
Sans flambeaux, — je crois bien, des flambeaux, à quoi bon,
Le matin, pour trouver dans ma veste un bonbon ? —
Et sans ailes ; tant mieux, ces choses-là trahissent ;
En retour, des chaussons dont les pas me ravissent,
Ces pas de Cupidons à peine accoutumés
Au parquet trop glissant sous leurs jeux déplumés.
Ils ne sont plus que trois, Dieu merci pour ma chambre !
Autrement, quel enfer de janvier en décembre !
N'ont-ils pas écorché mes cannes — leurs dadas, —
Barbouillé mes auteurs de prétendus soldats,
Attelé par le cou ma chatte à leur voiture,
Panaché mon tapis d'encre et de confiture !
O mes joncs, mes auteurs, Minette, mon tapis !
« Enfants, vous m'ennuyez ! — Toi, grand-papa, tant pis ! »

Et si je veux crier : « Pierre ! Adrien ! Cécile ! »

Ils grimpent sur le dos de l'aïeul indocile.

— Oui, je le disais bien, jusqu'en mes derniers jours,

Bon gré, mal gré, j'amuse une bande d'Amours.

1877

RÉPONSE

A UNE LETTRE DE MES FILLES

Février. Beaulieu-sur-Mer.

A la minute parvenu

Votre billet est déjà lu,

Et j'écris le mien. De la sorte

De loin nous devisons comme de porte à porte.

Vous dites : « Soigne ta santé ;

Vis de soleil, comme en été.

Ici l'on gèle... » — Que répondre ?

Je vois dans ce Paris vos enfants se morfondre.

« Sur le rivage de Beaulieu

La mer balance un flot si bleu !

Fête l'azur... » — D'où je me place,

Je vois là-bas Cécile hésiter sur la glace.

« Dans le jardin de ta villa
L'orange est mûre, en miel déjà ;
Hume tes fruits... » — Et de mon siège,
Je vois là-bas trembler Adrien sous la neige.

« La violette et l'églantier
T'embaument l'air et le sentier ;
Jouis des fleurs... » — Je fais la moue :
Je vois là-bas mon Pierre au dégel dans la boue.

« Sur les hauteurs qu'aiment tes pas,
Pour les mamans et les papas
Trouve des vers... » — Mais que c'est triste,
Sur ce pavé là-bas de chercher votre piste !

« Et pour gâter les chers petits,
Rapporte en mars des fruits confits.
Adieu, papa !... » — Bonjour, mes filles !...
J'ai cru me voir là-bas rentré dans vos familles.

QUAND JE N'Y SERAI PLUS

A chacune de mes filles.

Quand je n'y serai plus, garde ce mort inscrit
Bien mieux que sur l'airain dans ton fidèle esprit ;
Et dès qu'un trait brillant passera par l'histoire,
Évoque en tes propos l'hôte de ta mémoire.
Près des belles d'alors éveille, mais tout bas,
Mon léger souvenir : qu'il tremble sous leurs pas.
Dans ce Louvre, où mes yeux ont courtisé l'albâtre,
Rappelle à la Vénus Victrix son idolâtre.
Dans les concerts venue entendre du Mozart,
Cite un sourd, mélomane en dépit du hasard.
Surtout, parle de moi, dans les beaux paysages,
A l'écho des rochers, aux retraites sauvages ;
Sur les bords où le flot m'a bercé dans le flux,
Dis mon nom à la mer quand je n'y serai plus.

D. É.

RETOUR A L'ENFANCE

Au souvenir de ma mère.

Plus je me sens vieillir, plus je retrouve en moi
L'enfant du premier âge, et, ma mère, aussi toi,
Jeune, venant le soir par un constant usage
Pencher sur mon berceau ton adoré visage,
Et de tes doux regards ombragés de longs cils
Verser l'amour du beau dans l'âme de ton fils.
— A cette heure, où plus rien de neuf ne me pénètre,
J'aime dans mes propos laisser l'ancien renaître ;
Et celle qui te vit vieille alors trépasser,
Mon secours désormais, m'écoute ressasser.
Le soir, quand ses grands soins pour ma santé précaire
Ont fermé sur mon lit la blanche moustiquaire,

Seul dans le clair-obscur sous le pâle réseau,
Je redeviens petit, couché dans mon berceau.
C'est alors que surgit après sa longue absence
— Fleur qui dormait sous l'eau, fraîche au fond — l'innocence ;
Mon instinct se réveille avec naïveté,
J'éprouve une candeur encline à la bonté ;
Mes goûts immaculés germent, je sens leurs sèves,
Aurore de la vie, enamourer mes rêves.
Et tout à coup mon cœur, gonflé par son roman,
Fait frissonner ma bouche, et j'appelle : « Maman ! »

1880. Beaulieu.

SYMBOLIQUE RIMÉE

A une jeune amie

I

Jeune femme, un peu mon ouvrage,
Ne va pas, dupe d'un mirage,
Jeter dans la dévotion
Ton besoin de perfection.
Si l'Église d'intolérance
Leurre encor les dames de France,
Oppose à l'engouement mondain
L'arme impassible, ton dédain ;
Toutefois, prétends qu'on respecte,
A l'encontre d'une autre secte,
L'idéalisme transcendant,
Pourvu que cet indépendant
Enfin tourné vers la nature

L'évoque dès qu'il conjecture,
Et subordonne à l'examen
Les élans de l'esprit humain.

II

Rien n'est miracle, ô mon amie,
Tout est physique et tout chimie ;
Et cependant tout art aussi ;
De là notre immortel souci,
Car où donc l'artiste lui-même ?
Incommensurable problème
Toujours posé dans l'absolu
Par la foi, jamais résolu.
Que la raison creuse et calcule :
Vaineté ! l'incompris recule.
Que si le cœur veut découvrir
La providence et s'attendrir,
L'aveugle loi le désespère ;
Il trouve l'Ordre au lieu d'un père. —
Garde-toi de te soulager
Par un scepticisme léger. —
Et la science, que sait-elle ?
La mécanique universelle

N'explique pas un créateur.
Quant au hasard pris pour moteur,
Méprise un stupide fantôme
Démenti par le moindre atome. —
De l'énigme que rien n'atteint,
Que reste-t-il donc? Un instinct
Soumis à l'Ordre qui t'impose
L'effet d'une insondable cause.
— Subissons les bornes des sens,
Et, modeste, aussitôt tu sens
Les sublimités d'harmonie.
Cet instinct, ton secret génie,
T'enseigne à regarder les cieux
Avec la candeur dans les yeux ;
L'absolu, qui scruté t'écrase,
T'illumine alors d'une extase :
Humble, clouée à ton néant,
Frémis sous l'infini béant. —
Voilà comment dans l'âme vibre
La religiosité libre.

III

Mais le for intime répond :
« Le ciel constellé me confond ;

L'enthousiasme du sublime
M'y transporte et bientôt m'opprime.
J'ai goûté le suprême émoi...
Assez ! assez ! redescends-moi
Où le labeur de Prométhée
Met l'intangible à ma portée. »
— Eh bien, concevons le parfait
Interprété dans un effet
Moins fugitif qu'un trouble occulte :
Qu'un art savant lui trace un culte
Dont le symbole corporel
Écarte le surnaturel,
Et, des confins de l'accessible,
Figure à nos yeux l'invisible.

IV

Éphémères, chétifs témoins
De l'éternel, et néanmoins
Vieux monarques d'une planète,
Sachons que l'homme le reflète,
Et crée, artiste comme lui,
Les types au sein du fini.
Éloquente similitude !

Chacun de ces deux arts prélude
Par l'embryon, puis lentement
Apporte au développement
Un progrès de même nature.
L'homme blanc, la grecque sculpture,
Sortis d'un principe commun,
Dès Phidias ne font plus qu'un,
Affamés d'égale excellence.
Tandis que l'être humain s'élance,
Sous l'Ordre fatal vers le mieux,
Son art, émule ambitieux,
Dégagera d'un vain théisme
Un transparent idéalisme.

V

Il ne nous sera pas donné
De voir cet effort couronné,
A nous, enfants tardifs d'une ère
Qu'égare un dogme délétère
En deuil du séraphique éclat
D'un prétendu premier état.
Toi que dans le canthare antique
J'ai fait boire à la source attique,

Toi, placide comme un hermès
Contemporain de Périclès,
Et qui tiens nette ta pensée,
Comme un éphèbe du Lycée,
Reproche au beau selon le Christ
De dessiner dans un esprit
De superstition chagrine.
Si haut qu'ait visé sa doctrine,
La sombre catholicité
Ferme à l'Ordre (notre clarté)
Sa conception des images.
Refuse-lui donc tes hommages. —
La Renaissance ose, il est vrai,
S'émanciper : bizarre essai!
Le luxe intrus qui la déprave
Blesse tes yeux. — Disciple grave,
Espère encor moins d'aujourd'hui .
L'idéal, hélas ! nous a fui.
Quand la fantaisie, exprès laide,
De vulgarités nous obsède,
Détournons-nous des insensés
Qui les fabriquent ; c'est assez.
— Ainsi, poursuivons notre route
Sans culte concret. Mais, écoute :

La musique, propre aux Chrétiens,
T'offre un élan tel que les tiens ;
Ce qui t'émeut dans les étoiles,
Ces profondeurs qui sont des voiles,
Ce silence qui t'éconduit,
L'onde sonore les traduit.
Consacre donc aux symphonies
Ton ambition d'harmonies,
Et quand le beau languit sans corps,
Laisse te ravir leurs accords.

VI

Résigne-toi, dans la tourmente
D'un siècle où le futur fermente,
A n'entrevoir qu'à l'Orient
La plastique nous souriant.
— Consulte sur son origine
Athènes, mais d'abord Égine ;
Le dorique et l'ionien
Te donneront le sens païen :
Du jour que la théogonie
Fit hommes les dieux d'Ionie,
La statuaire a contenu

L'expression de l'inconnu.
Sur le plateau des acropoles
La foule adorait les idoles ;
Eux, les sages, ont courtsié,
Dans un type divinisé,
La majestueuse ordonnance,
L'équilibre, la convenance,
Le rapport, le soin du détail,
Règles du monde en son travail ;
Mais, indulgents pour leur Homère,
Ils taisaient la vérité mère,
L'infini *Monos* imité
Sous les traits de l'humanité.

VII

Tel que dans la nature même
L'art n'a dévoilé son système
Que par à postériori,
L'art de la Grèce aura fleuri,
Comme butinent les abeilles,
Sans songer que de ses merveilles
L'esthétique découlerait.
Toi, qui possèdes son secret

Dépouillé de tout mysticisme,
 Admets que l'anthropomorphisme
 Tire insciemment le Cosmos
 Du pentélique et du paros.

VIII

N'attendons pas des dieux du Louvre
 Que jamais leur marbre recouvre
 Un prestige éteint ; il suffit
 Qu'ils enseignent pour ton profit.
 Saisis bien l'antique exégèse :
 La polythéiste genèse
 Sous les archétypes divers
 Sauve du chaos l'univers.
 Tandis qu'à lui seul Notre Père
 Divague aussitôt qu'il opère,
 Métaphysique individu
 Dans son ubiquité perdu,
 Qu'objecte la mythologie ?
 « Tout principe a son effigie
 Préposant la variété
 Au service de l'unité. »
 — Dira-t-on, invoquant la Muse,

Que mon paganisme t'abuse,
Que sur l'Olympe on contestait
Et se brouillait et se battait ?
Pardonnons à la poésie
Sa licencieuse hérésie ;
Lui, le rituel des naos,
Gardait Zeus en complet repos.

IX

Le temps, qui détruit le mensonge,
Sur le vrai greffe et le prolonge ;
Il bannit des traditions
Les chimériques fictions,
En conservant les découvertes
A de nouveaux efforts ouvertes.
Affirmons donc que l'avenir
Aux Hellènes doit revenir.
Si l'homme blanc semble sur terre
L'imprescriptible mandataire,
Dans l'art humain l'idéal grec
L'est aussi, malgré son échec ;
En vain sa dogmatique est morte,
Ses lois restent ; la foi, — qu'importe,

Si la loi suit l'Ordre éternel,
D'accord avec l'art naturel!
Quiconque ailleurs qu'à cette école
Voudra formuler un symbole,
Tombera de Christ en Baal.
« Athènes, sauvez-nous du mal ! »
Toi, n'adjure que ses exemples :
Vois ses figures et ses temples,
Simulacres cicatrisés,
Frises et chapiteaux brisés,
Tout d'eux dans nos palais s'encastre ;
Ils survivent à leur désastre,
Au transformisme toujours prêts. —
Léguons-leur le futur progrès.

X

Veux-tu, pénétrant sous les causes,
Préjuger leurs métamorphoses ?
Arrière les faux paradis
Par les théocrates prédits !
Contemple au loin cette hypothèse :
L'analyse atteint sa synthèse ;
La Bible savante d'alors
Souffle à l'esprit d'autres essors.

Sous quel intelligible emblème
Résoudre l'infini problème?
L'âge sensé sera venu
D'enfermer dans le convenu
L'énigme de l'impénétrable ;
L'art retournera vers la Fable
Consulter les Grecs, ses aïeux ;
Il répandra l'attrait des Dieux
Sur les phénomènes énormes, —
Rôle Sacro-Saint de nos formes !
L'harmonique loi du Grand Tout,
Appliquée aux œuvres du goût,
Flattera par équivalence
Le désir inné d'excellence.
— Vois-tu d'ici le Parthénon
Vouer à l'Ordre son fronton ?
Vois-tu la noble architecture
Célébrer l'Un de la nature ?
Et vois-tu l'homme sur le seuil,
Ému d'un paternel orgueil,
Sentir par la Beauté parfaite
Sa religion satisfaite ?
Volupté pure ! Oh ! songe bien
Que la raison n'y perdra rien.

XI

Cependant le don de l'extase
Persistera dans cette phase,
Puisque la soif de l'absolu
Caractérise l'être élu.
Les instinctives rêveries
Déborderont nos théories.
Eh bien ! vague comme l'éther,
Que l'art exprime avec de l'air
Son dernier élan, le sonore,
Qui dans le vide cherche encore !
Et les Beethovens, les Mozarts,
A défaut de plaire aux regards,
Reviendront, éveillant leurs lyres,
Solenniser ces courts délires.

XII

Ici m'interrompt la vertu :
« Sans dieu, dit-elle, où me prends-tu ? »
Toi, femme instruite à la connaître,
Défends-lui les leçons du prêtre.

D'un livre ignorant recevoir
Le catéchisme du devoir,
Autant s'inculquer l'imposture.
Le bien sort de notre culture :
Il a fallu beaucoup faillir
Avant l'heure de le cueillir
Sur le vieil arbre de l'histoire.
Le droit, qui dispense de croire,
Va supprimer le doux Jésus,
Les oraisons, les vœux déçus,
La crainte, et l'espoir qui se leurre ;
La morale devient majeure ;
L'intérêt, et non plus la foi,
Grave les tables de la loi ;
Au sommet de l'expérience
Surgit enfin la conscience,
Et ce juge, une heure viendra
Où de lui chacun dépendra. —
Que la vertu se reconforte !
Elle aura, plus claire et plus forte ,
Son rang et son culte assurés
Entre les symboles sacrés.
— Elle, la charité, ma chère,
Maigre aumône au pied de la chaire ,

Puisera dans le fonds commun ;
Et d'indigents bientôt plus un !
Ajoute aussi, pour me comprendre,
Que les cœurs sauront mieux s'éprendre ;
Car le vrai, le bien, la beauté,
Notre Très-Sainte Trinité,
Poliront les mœurs, tâche pie...
— Faut-il m'accuser d'utopie ?

XIII

Faut-il donc douter du progrès,
Présager les chocs, puis, après,
Les tenailles industrielles
Arrachant à l'esprit ses ailes ?
Les arts autrefois créateurs
Désertent-ils leurs hauteurs ?
Verra-t-on le roi de la terre
Tomber au rang d'utilitaire ?
Dès lors aux instincts superflus
Les astres ne répondront plus.
Dans la lutte pour l'existence
La force rendra la sentence ;
Et que vaudront ces usiniers

Du réalisme prisonniers ?
Ils vaudront de finir esclaves
Courbés sous les Huns ou les Slaves.

XIV

Nous, âmes sœurs, en ce temps morts,
Nous aurons conçu d'autres sorts :
Entre l'utile et le beau, fermes,
Nous rêvions l'accord des deux termes
Et de construire à l'idéal
Par la science un piédestal. —
Que si l'avenir téméraire
Donne la victoire au contraire,
Temporisons dans le tombeau
Sous un moyen âge nouveau ;
Et comptons sur nos descendance
Pour nous venger des décadences.



L'EMPIRE

A J.-F. THÉNARD

*En cette épreuve, Éros, fils du dieu de la guerre,
N'est plus le Cupidon ne moralisant guère,
Mais l'irritable enfant d'un redresseur de torts,
Exécrant les pervers devenus les plus forts.*

A UN SAGE

1852

Le crime triomphant m'est un spectacle affreux.
Quand la foule applaudit les mauvais coups célèbres,
Le poids de mon horreur infléchit mes vertèbres ;
J'erre, indigné de vivre en ces jours malheureux.

Je voudrais, où rougir, un antre et le plus creux ;
Ma raison s'égarant passe par les ténèbres,
Je tombe à la merci des visions funèbres,
Dans l'ombre j'ai cru voir grimacer des lépreux.

Mais l'instinct m'a conduit devers ta solitude ;
Je te salue, ami qu'a protégé l'étude :
Oh ! dis-moi le secret de ta sécurité !

En t'écoutant juger les raccrocs de la force,
Je trouve un fond grotesque à l'héritier du Corse...
Allons ! j'ai trop souffert de tant d'absurdité.

D. É.

A CE CÉSAR

Quoi ! tu rampais, creusant tes sombres galeries,
Et maintenant, hautain, tu tranches du grand roi !
Mais, tout beau ! les respects n'entreront pas chez toi :
La risée est de garde au seuil des Tuileries.

Tes trucs ne pourront rien contre ses railleries.
Toi qui crossas le droit, toi qui rossas la loi,
Les louches détresseurs resteront ton emploi ;
A perpétuité trame des fourberies.

Ah ! tu ruses dans l'ombre, et tu veux rayonner,
Et comme un Louis Quatorze en soleil gouverner !
Non pas ! règne éclairé de ta sourde lanterne.

Qu'importe que le gaz t'illumine un palais ?
En t'hébergeant, César, le Louvre est ta caverne,
Et non plus un asile aux splendeurs de la paix.

POLICHINELLE

J'ai pour Polichinelle un fond de vieille haine ;
Ce méchant détraqué rend la gaité malsaine,
Et Guignol fut un sot, l'ayant choisi bossu
Et le voulant brutal, de le montrer cossu.
Quel profit pour le goût de nos chers petits singes !
Quoi ! la difformité reçoit les plus beaux linges !
Et quel exemple, hélas ! l'habit pailleté d'or
Devant ces yeux jaloux enrichit un butor !
— Aux frais d'un pauvre chat, apprenez, jeunes drôles,
Qu'à jouer de la trique on gagne les grands rôles.
Logez dans vos esprits ces amusants forfaits ;
Et puis, lorsque plus tard vous serez hommes faits,
Qu'un de ces mécréants comme en vomit l'histoire
Se jette sur les lois ; vous chanterez victoire.

Citoyens préparés par un pantin cruel
Aux sombres attentats d'un vivant criminel,
Vous qu'égaye un gourdin, vous bénirez le sabre.
— Pour moi, qui près du mal récompensé me cabre,
Il me souvient qu'un soir, conduit chez Séraphin,
Enfant, je dus quitter la salle avant la fin.
D'abord, j'avais trouvé stupides ces deux bosses
Que les autres fêtaient avec des airs féroces ;
Mais quand le bredouilleur battit son pâtiras,
Mes voisins, transportés, poussaient de longs hourras,
Et moi, les poings tendus, pris de subite rage,
Ne pouvant l'étrangler, je lui lançai l'outrage.
J'étais déjà ce franc qui hait le faux jureur
Dont mes drôles d'alors ont fait un empereur.

D. É.

HAUTEUR

SUR LE MONT VALÉRIEN, UN SOIR D'ILLUMINATIONS

D'effets de feu la ville est pleine :
Feux sur tréteau,
Jusqu'à Puteau
Fêtant l'oncle de Sainte-Hélène.

Seul, j'ai gravi tout d'une haleine
Vers ce plateau ;
Dans mon manteau
L'orgueil drape en beaux plis la laine.

Orgueil, où m'as-tu transporté ?
— Sur la hauteur de la fierté,
Saine altitude !

Des feux du ciel s'emplit l'air bleu.
Qui donc fête-t-on dans ce lieu ?
— Toi, solitude !

D. É.

UN JOUR DE *TE DEUM*

Quand les fourbes sont couronnés,
Battez, tambours! cloches, sonnez!
Aux plus adroits offrez vos fêtes.
Mais vous, innocents tambourins,
Et vous, clochettes sans parrains,
Dans le bercail charmez les bêtes.

Je hais la cloche et le tambour :
Au bruit d'un fort ou d'une tour
Mon cœur ne sent rien qui s'éveille.
Sur les prés, sur le boulingrin,
La clochette, le tambourin
Hantent doucement mon oreille.

Si dans la tour, au fond des trous,
La cloche évoque les hiboux,
Je maudis l'Église et le Diable.
Si la clochette du bélier
Conduit le troupeau familial,
Je rêve à Virgile, à la Fable.

Que le tambour du régiment
Appelle avec son roulement,
Je flaire une odeur de caserne.
Que le berger donne un signal
Sur son tambourin pastoral,
Je crois respirer la luzerne.

De commander vienne mon tour :
Plus de cloche ébranlant la tour !
Je veux que l'airain de ses lèvres,
Flatteur de rois, traître à son Dieu,
Passé de nouveau par le feu,
Chante en clochettes pour les chèvres.

Je veux, par un décret vengeur,
Bannir le tambour tapageur :
Soldat, qu'attendent les fougères,

Regagne au pays ton troupeau ;
Brise ta caisse, et sur la peau
Tambourine pour les bergères.

D. É.

LA CÉLÉBRITÉ A TOUT PRIX

Parfois dans les méchants l'orgueil vise au prodige.
Sa tâche a deux moyens : l'un détruit, l'autre érige,
Selon que l'homme est faible ou se connaît puissant.
Le chétif court brûler la merveille d'Éphèse,
Et, destructeur obscur, dérobe à la fournaise
Un reflet dont l'éclat demeure éblouissant.

Le fort, s'il est armé de la prodictature,
Entasse dans Paris sa folle architecture :
Déplorables palais, temples sans dignité,
Théâtres où les mœurs hâtent la décadence.
Que veulent ces hochets de pure outrecuidance ?
Rendre fameux un homme aux frais d'une cité.

D. É.

LES DROLESSES

Je le demande à vos poupins :
Que trouvent-ils chez vous, drôlesses,
Qui prenez des airs galopins
Pour aiguillonner leurs faiblesses ?

J'ai vu Finette sur portraits :
Dieu la combla, rien ne lui manque ;
Mais le bon tour à ses attraits
Que ces façons de saltimbanque !

Je me rappelle. — En ce temps-là,
On portait le point d'Angleterre ;
Aujourd'hui, capitain Rolla,
Vous portez l'habit mousquetaire.

Je suis un Géronte étonné,
Quand un soudard qui fut Perrette,
Dans son landau capitonné
Passe en fumant la cigarette.

Pourquoi jouer les faux garçons ?
Dirait-on pas que Vénus chôme,
Et que ces femmes polissons
Suivent la mode de Sodome ?

Quoi ! pour séduire un damoiseau
Pompon singe le matamore !
Mimi se campe en ragazzo !
Rallumez-vous, feux de Gomorrhe !

Mais ces gamines sont charmants,
On en rêve dans les collèges ;
Eux, les papas et les mamans
Trouvent risibles leurs manèges ;

Et, dédaigneuse des grondeurs,
La jeune vierge qui regarde
Au détriment de ses pudeurs,
Met son chapeau comme un cent-garde.

Voilà comment de tic en tic
L'exemple envahit les familles,
Tant qu'un beau jour le gros public
Confond nos filles et ces filles.

Enfants terribles du succès,
A nous corrompre tout conspire ;
Mais ribaudez, heureux Français,
Dieu veille au salut de l'Empire !

A DE JEUNES POÈTES DU TEMPS

Jeunesse écolière
En l'art de rimer,
La règle première,
Jeunesse, est d'aimer.
Qu'aimez-vous? la bière
Qui pousse à fumer,
Et l'aventurière
Que l'on peut gourmer.
Puis sur la rivière,
Le dos nu, ramer.
De retour d'Asnière,
Le punch allumer ;
La barbe en crinière,
A froid déclamer

Sur toute matière.
Lourd après, limer
La rime grossière.
Et faire imprimer
Une œuvre ordurière
Burlesque à nommer.

D. É.

UN BANQUET

Un lord que la Tamise abandonne à la Seine,
Dans son hôtel nouveau, fêtait, nouveau Mécène,
Un choix parisien d'artistes ses amis.
— Taisons par quel hasard, obscur, j'étais admis. —
Sous un plafond doré que portaient vingt colonnes,
Autour d'un grand surtout banquetaient cent personnes.
Pour flatter dignement messieurs les invités,
Les beaux-arts étalaient, sur les quatre côtés,
Les fruits les plus récents de l'École française.
Concevez un repas à la Paul Véronèse
Où circulent les vins, sortis des meilleurs ceps,
Dans un rayonnement de marbres, de tableaux.
— Au Chambertin, milord eut un toast pour la France.
(Qui ne tient haut le verre en pareille occurrence?)

Le speech accommodé par un hôte courtois
Nous servit des lauriers, régal toujours gaulois :
Nos artistes valaient ceux qu'Athènes fit naître ;
A la file cités — chacun étant un maître —
Mes voisins acclamaient. Calme dans ce hourra,
Parcil à ce buveur des noces de Cana
Qui contemple sa coupe en attendant de boire,
Je lorgnais, à travers le cristal, notre gloire,
Ne sachant s'il fallait avec cet étranger
Applaudir le décor de sa salle à manger.
— Parmi les nouveautés, Polymnie, une antique,
Seule, en face de moi, songeait sous un portique.
Je n'admire jamais ces belles des anciens,
Sans trouver que leurs yeux entretenaient les miens.
Je dis à celle-là dans la langue muette
Que comprend une muse et que parle un poète :
« Vous qui me regardez distraite de l'Anglais,
Je vous prie, exprimez ce que vaut son palais.
Voyez les murs s'enfler et les profils se tordre.
Au temps de vos aïeux on s'imposait un ordre ;
Ne cherchez pas ici leurs moyens primitifs,
Ni surtout les effets répondant aux motifs ;
Comptez avec les stucs, les ors et la tenture,
Déesse, et prononcez sur cette architecture. »

Polymnie écoutait ; mais ses penchans connus
Lui dictaient de se taire en l'honneur d'Ictinus.
« Daignez, lui dis-je encor, remarquer dans leurs niches
Ces reines et ces rois si fiers d'habits si riches :
Quelle époque a mieux su, négligeant les dessous,
Imiter le velours, l'hermine, les bijoux ?
Cependant, s'il vous faut des nudités entières,
Nous traitons galamment ces sortes de matières ;
Vos païens ont rendu la forme, à nous la chair !
Dans les coins observez ces nymphes prenant l'air :
Si douce à notre Anglais, leur beauté vous plaît-elle ? »
La vierge de paros, fille de Praxitèle,
Restait indifférente. — Alors, je poursuivis :
« Sur les tableaux, au moins, je voudrais votre avis.
Entre nous, vos couleurs devaient sembler bien ternes ;
Vous aviez l'idéal, mais l'huile est aux modernes.
Estimez ces trumeaux : le style assez douteux
N'y fait rien, tant les bruns sont chauds, les clairs laiteux.
D'ailleurs, nous excellons dans les natures mortes,
Il suffit de juger le dessus de ces portes :
A droite, quels faisans ! à gauche, quels perdreaux !
Et ces homards ! Piéride, avouez qu'ils sont beaux. »
Mais elle, des hauteurs de son goût difficile,
Regrettait Polygnote et rêvait au Pœcile.

— Bientôt Milord finit par un cri de festin :
« Aux grandeurs de l'Empire ! » On but le Chambertin,
Non pas moi ! mais la Muse aussitôt moins sévère
Sourit ; et, me voyant lui présenter mon verre,
Elle y plongea les yeux, puis, son regard jaloux,
M'accorda que les vins les meilleurs sont à nous...
Ce fut mon tour de boire ; eh bien : « A nos vendanges !
Bons vins, rachetez-nous de ces grandeurs étranges. »

D. É.

A L'INGÉNIEUR

QUI JARDINE AUX BUTTES-CHAUMONT

Depuis qu'un téméraire y porte la couronne,
Paris a détrôné l'orgueil de Babylone.
Qu'ose-t-on nous vanter les jardins suspendus,
Quand sur deux mots d'un maître aussitôt entendus
Un site spontané va couvrir, ô merveille !
Les buttes où l'horreur planait encor la veille ?
Paysages volants, plus chers que chez Giroux,
Pour l'absurde empereur apprêtez vos joujoux.

Vous, créateur de parcs, plus prompt que la nature,
Fécondez ce chaos maudit par la culture ;
La place ne sied guère aux superfluités,

Qu'importe ! invoquez-y les Grâces, et plantez.
Il faut à La Villette un jardin de délice
Conçu pour les loisirs que le bon goût police ;
Aussi, rien qu'élégant, vous avez dû chercher
D'ingénieux effets dans Watteau, dans Boucher ;
Même dans le Lorrain votre projet maraude,
Ne dites pas que non : les arts vivent de fraude.
A l'œuvre donc, et tôt ! pensez quels commettants
Veulent un impromptu, vieux soudain de cent ans.
— Comme un paysagiste esquisse avec la craie,
Ébauchez dans l'humus que tamise la claie,
En triplant les longueurs des lieux accidentés,
Par les adroits détours de vos subtilités.
Du moment que les rocs volontiers déménagent,
Que la source obéit, que les arbres voyagent,
Ayez-les sous la main, et le gazon, les fleurs,
Comme sur la palette un peintre a ses couleurs. —
Et déjà proménés, les ombrages s'attroupent,
L'eau se prête aux zigzags, les lourds rochers se groupent,
L'herbe anglaise plaquée encadre les bassins.
Eux, les bouquets fleuris composent leurs dessins ;
Que l'ensemble, habile homme, imite un cachemire,
Afin qu'en ces détails le monde vous admire,
Ce monde délicat d'amateurs bien couverts

Auxquels le plan teinté destine ses bancs verts.
— Alors, dans les jours bleus, le couple qui soupire,
Le lecteur absorbé par le Dante ou Shakspeare,
Le poète qui suit son ode ou son roman,
Arriveront s'asseoir, n'est-ce pas? — Croyez-m'en,
Gardez-vous, jardinier, d'y venir voir vous-même ;
Vous verriez sur vos bancs ronfler l'ivrogne blême,
Sous vos rochers la gueuse attirer les rôdeurs,
Le voyou dans votre herbe étaler ses laideurs,
Et, sur les bords, qu'ornait de cygnes votre épure,
Les chiens abandonnés laisser leur trace impure.

Si l'absurde empereur écoutait la pitié
Lui nommer les faubourgs qui vivent à moitié,
Un quinconce touffu lui suffirait pour plaire ;
Et, secourant en plus la gêne populaire,
Du haut de son besoin de se sentir aimé
Il consacrerait l'or du faste supprimé
A soigner les vieillards, à loger les familles,
A procurer l'école aux garçonnets, aux filles.
Puis, quand ses ennemis en passant leur chemin
Trouveraient assaini l'endroit jadis malsain,
Il leur échapperait d'avouer que ce drôle,
Pour La Villette au moins, a su remplir son rôle.

— Vous, artiste, veillez aux plaisirs des heureux.
Retournez vers Boulogne à vos bosquets ombreux ;
Entretenez le frais, mouillez les routes sèches,
Surtout le tour des lacs où roulent les calèches ;
Festonnez les chalets où les biches au Bois
Sablent avec leurs beaux les flacons champenois ;
Et puisque enfin Paris dans le luxe se vautre,
Que Paris ait Alphand ; Versaille eut bien Le Nôtre !

WALFERDIN

C'est un fin et hardi vieillard,
Pour l'élégance un Fragonard,
Un Diderot pour la pensée ;
Encyclopédiste charmant,
Qu'il m'est utile en ce moment
De raison partout offensée !
Aussi, j'adore aller chez lui
Déblatérer contre aujourd'hui.
Nous trouvons tout laid et tout bête ;
Jugez si le César gâteaux,
Tête-de-Turc entre nous deux,
Porte un laurier pour cette fête !
Avons-nous criblé le coquin
Des épigrammes de nos rires,

Et des lazzi de nos satires
Visé son trône à baldaquin !
— Cependant, autour de la chambre
Où nous raillons le Deux Décembre,
Fragonard, l'ami de ces lieux,
Suspend des images galantes
Dont la fraîcheur distrait nos yeux.
— Tels on aime au Jardin des Plantes,
Tout en bernant un singe roux,
Sentir les parfums de la serre
Se prodiguer dans l'atmosphère
Contre l'odeur des sapajous.

1868.



LES VOTES DE M. GOUJON

Pêcheur électeur de Paris,
Monsieur Goujon nomme à la Chambre
Des partisans du Deux Décembre,
Pour avoir du calme à tout prix. -

« Désormais tranquille,
Comme en un donjon,
Pêche, ami Goujon,
Dans ta bonne ville.

« Puisque l'Empire c'est la paix,
Nomme empereur le traître insigne;
Et fier d'un *oui*, jette ta ligne
Au meilleur endroit de nos quais.

Il s'agit d'attendre :

Tiens ferme le jonc.
Guette, ami Goujon ;
Le poisson va prendre.

« Quand Mexico l'a mis à sec,
Vote encore *oui* pour l'homme louche,
Sans découvrir, ô gobe-mouche,
Un hameçon près de ton bec.
Le liège tournoie ;
Est-ce un esturgeon ?
Chut ! ami Goujon,
Ça prend, quelle joie !

« Lorsqu'enfin ton César râpé
Tend le plébiscite à la France,
Dis *oui*, mords avec assurance,
Et l'électeur est attrapé.
Pouf ! dans la friture
Qui fait le plongeon ?
Toi, pêcheur Goujon
En déconfiture. »

Août 1870.

L'ENTRÉE EN CAMPAGNE

DE LA FAMILLE IMPÉRIALE

Août 1870.

Pendant que le père et sa goutte
S'en vont, sans trop savoir la route,
A la recherche du laurier,

L'enfant, derrière une escarmouche,
Ramasse un débris de cartouche
Pour se faire au feu meurtrier;

Et la maman, qui se recueille,
Trouve un trèfle à quadruple feuille
Qu'elle adresse au petit guerrier.

Vous, badauds, amateurs de gloire,

Cherchez d'avance une victoire
Dans les dépêches du courrier ;

Cependant que, facile oracle,
Le bon sens prédit la débâcle
D'un imbécile aventurier.

INVASION, INVASION!

Septembre 1870.

Invasion, invasion!
Es-tu la vie en concurrence,
Le combat de sélection
Entre la Prusse et notre France?

Qui donc des deux ne vaut plus rien?
La France est-elle un coquillage,
Et la Prusse, elle, un saurien
De mollusques purgeant la plage?

Non, patrie, à toi le progrès!
Sois dans la lutte un dogue utile,
Et, libérateur des guérets,
Cours exterminer ce reptile.

MOBLOTS

Octobre 1870.

Après ses dix-huit ans d'Empire,
Paris tombé de mal en pire
Avait besoin d'une leçon.
Le Destin l'apostrophe en père
Qu'un enfant prodigue exaspère :
« Sois soldat, dit-il, mon garçon,
Et cours te battre, polisson! »
Dans les moblots le gandin entre
Manger du cheval enragé :
Pour peu qu'il ait du cœur au ventre,
Gageons qu'il revient corrigé.

AUX ALLEMANDS

Décembre 1870.

Oui, vous défendez le vrai droit,
La sainte paix, la juste cause ;
Vous l'affirmez, l'Anglais vous croit. —
Parlons maintenant d'autre chose.

Sans te mâcher la vérité,
Je dis ton fait, race sournoise :
Tes lourdauds d'Université
Exècrent la verve gauloise.

Ton subjectif confit en Christ,
Et ton objectif bon apôtre,
Se vengent de manquer d'esprit
En nous écorchant pour le nôtre.

Cet esprit-là, voisins pillards,
Il a marqué dans votre histoire ;
Vous vagueriez dans les brouillards,
S'il n'eût brillé sur votre gloire.

Vous étiez lourds, épais surtout :
Un Velche vient, il vous enlève
Sur le vol léger de son goût.
Et dame, de dépit l'on crève.

Vos Berlinoïis, voilà le hic,
Ne pardonnent pas à Voltaire
Qui décrassa leur Frédéric
En francisant ce militaire.

Pour nous payer de vos succès
Volez-nous donc des citadelles.
Patauds qui plumez les Français,
Vos Victoires n'auront plus d'ailes !

Prussiens, Bavaïois, Saxons,
Triomphez à couper les vivres :
La faim combat ; vous, gros garçons,
Loin des remparts vous ronflez ivres.

Ah ! si jamais se rend Paris,
Qu'humblement au moins de Moltke entre,
Ce canonnier qui l'aura pris
En Diafoirus, par le ventre !

LE PRISONNIER

Mars 1871.

La nuit endormait nos discordes ;
Seul, j'errais dans le noir faubourg.
Arrive au pas, étrange et lourd,
Un prisonnier lié de cordes,
Grondant, clochant, courbant le front
Sous le poids d'un pareil affront.
Avec des longes de ficelle
Le tirait une haridelle
Qui, l'oreille basse, elle aussi,
Semblait songer : « Qu'est-ce ceci ? »
Deux trainards en tunique bleue
Escortaient le sombre vaincu,
L'un en avant, l'autre à la queue,
D'un air, hélas ! peu convaincu.

Leurs fusils couchés sur l'épaule
Se renversaient, honteux du rôle ;
Et leurs képis et leurs souliers,
Avachis d'une façon drôle,
Les raillaient de la tête aux pieds.
O lugubre caricature !
Si Daumier passait d'aventure !
— Ce prisonnier bourru, grognon,
C'était un malheureux canon
Que chipaient par un soir sans lune
Deux caporaux de la Commune.
— Pris d'une tristesse sans nom,
Je disparus dans la nuit brune.

IRONIES

A CHARLES MONSELET

*N'aimer que le parfait et négliger le reste
Donne à l'âme, au visage, à la parole, au geste
D'intraitables froideurs pour la vulgarité.
Faut-il qu'un tel penchant couve une infirmité!
Rien ne vaut vivre au sein des rares excellences,
Volant de lis en lis, nourri de leurs essences;
Mais à ce jeu d'abeille on s'épuise, et, plus tard,
Ne trouvant plus le miel, on se découvre un dard.*

LA GOUTTE D'ENCRE

On y tient à ces chairs que la fin décompose.
L'infecte abjection du fatal dénouement
S'évite avec de l'or par un embaumement ;
Entre l'homme et le ver la drogue s'interpose.

Momie, on sort vidé de sa métamorphose.
Le chimiste appelé pour l'accommodement
Insère, où circulait la vie, un condiment ;
Mais la peau vous demeure, et c'est bien quelque chose.

Étalez là-dessus les crachats, votre orgueil,
Et, garanti de l'air sous le plomb du cercueil,
Devenez immortel, ne fussiez-vous qu'un cancre.

C'est ainsi que les ducs, et qu'ainsi les prélats
Se gardent épicés, en habits de galas.
— Chansons, conservez-moi dans une goutte d'encre !

D. É.

A UN ÉLÉGIAQUE

L'onde qui coule chante, et ne sait plus se taire...
Vous qui mettez en vers la musique des eaux,
Barde coulant, puisiez partout : dans les ruisseaux,
Dans l'étang du vieux parc, dans le lac solitaire,

Dans les sources aussi des grottes de la terre.
Puis, prenez la rosée aux branches des berceaux,
Et les larmes d'amour aux yeux des jouvenceaux,
Et l'eau des bénitiers au seuil du monastère.

Vous possédez alors un réservoir de bruit
Que sa loi naturelle à cadencer conduit ;
Libre à vous d'en tirer des strophes par centaine.

Penché sur le bureau de votre cabinet,
Aux sons mélodieux ouvrez le robinet :
J'entends sur le papier le chant d'une fontaine.

PRISE DE CONGÉ

L'Amour a son théâtre où le destin nous mène
Des gâtés de Thalie aux pleurs de Melpomène ;
Mais toujours sur la scène on occupe un emploi
Dont le rang est réglé par ce qu'on porte en soi :
L'acteur a-t-il reçu du ciel en apanage
Les grands instincts, il joue un premier personnage.
Que s'il naquit banal, du ciel déshérité,
Il passe au dernier plan, vulgaire utilité.
— Dame que j'attirais vers les rôles d'altesses,
Que ne comptais-je avec vos froides petitesse!
Petite par l'esprit, petite par le cœur,
Comparses aux jolis yeux, figurez dans le chœur.

JÉHOVA

Quel tour de la physique au vieux surnaturel !
La foudre était un arc dont l'atroce Éternel
Se servait pour cribler l'imbécile Israël.

Mais de mater le sire un jour Franklin se pique :
Il grimpe à son clocher, plante au faite une pique
Et défie au combat l'archer misanthropique.

Jéhova s'exaspère, il éclate, un trait part ;
Sur le fer attiré le coup s'embroche au dard,
Et la fureur du ciel s'éteint dans un puisard.

Toutefois, que la Bible éveille nos scrupules !
Ces contes de Perrault pour vieux enfants crédules
Ont grand air en dépit de leurs faits ridicules.

BOILEAU

On raille Despréaux. Cependant qu'à l'écart
Le bon sens boit encor l'eau claire de cet art,
Le néo-romantisme, excentrique jeune homme,
Ingurgite l'absinthe et les fruits au rogomme ;
Aussi, que d'amateurs troqueraient tout Boileau
Contre un chinois servi chez la mère Moreau !
La muse parmi nous devient fille de joie :
A jeun, sa fausse ardeur dans le vide se noie,
L'énervement abat son sein impétueux ;
Mais confiez la dame à des spiritueux :
Macéré dans l'esprit, le sien se renouvelle ;
Le cognac allumé lui chauffe la cervelle,
Et la folle, les reins cambrés, comme Margot,
Tire de l'alcool — son vrai nectar — l'argot.

La poésie alors fume la cigarette,
Le sonnet fait rimer les propos de lorette,
L'ode va chez Mabilie, et l'élégie en pleur
Dans un estaminet débraille sa douleur.
— Quand je lis, par hasard, ces œuvres corruptrices,
Rimeur osé pourtant, — n'est-ce pas, mes lectrices? —
Je souffre à regarder, sous un camélia,
La muse qui pour plaire a bu du tafia.
Me croyant entrepris par une drôlesse ivre,
Outragé, je repousse incontinent le livre.
Où laver ma souillure? où chercher de belle eau?
Je prends *l'Art poétique*, et j'entre dans Boileau.
Est-il froid? c'est qu'ici l'onde reste à la source.
D'autres, libres ruisseaux, s'avivent par la course;
Lui, comme un fleuve en bronze assis pour s'accouder,
Épanche goutte à goutte et s'écoute scander;
Et tandis qu'au soleil serpente La Fontaine,
Sous une grotte à l'ombre il garde sa fontaine.
— Parfois ce bain m'attire; oui, j'aime m'y plonger.
Mais ces ablutions ont aussi leur danger :
La nymphe de l'endroit couvre de stalactite
Le goût qui trop longtemps savoure leur mérite;
Car souvent l'eau de roche a l'étrange agrément
D'enfermer les objets sous un encroûtement.

Qu'on lui laisse en panier les grappes d'une treille ;
Puis, qu'on arrive, un soir, reprendre la corbeille :
Les raisins naturels d'un stuc sont revêtus.
Tes ondes, ô Permesse, ignoraient ces vertus !
Despréaux les contient : sa source pétrifie ;
Elle empâte avec soin tout ce qu'on lui confie.
Aussi, lorsque Chénier s'en vint trouver les Grecs,
Il était temps ; les vers sortaient de là fruits secs.
— Mais veut-on aujourd'hui, par un excès plus triste,
Changer la poésie en fruits de liquoriste ?
Ah ! plutôt donnez-nous vos raisins innocents,
Vos produits encroûtés, école du bon sens !

D. É. 1860.

A UNE FEMME

Si la haine inventait un crime
Dans les bas-fonds de mon cerveau,
Je forgerais à ma victime
Un tourment atroce et nouveau.

Habile à dévaster la vie
De l'homme inspirant mes fureurs,
Je voudrais lui souffler l'envie
Et l'art de gagner tes faveurs.

Et n'ayant que toi pour complice,
Sans poison, sans flamme et sans fer,
Je lui donnerais pour supplice
Rien que ton amour, mon enfer!

1860.

LA VOCATION SACERDOTALE

« Que deviendra notre garçon ?
Dit la paysanne à son homme ;
Pendant qu'on rentre la moisson,
Lui, sous les pommiers, fait un somme.
Fainéant toujours à l'écart,
Il n'est bon à rien, le pauvre être.
— Oui-da ! répond le campagnard,
S'il n'est bon à rien, qu'il soit prêtre ! »

A LA MÉMOIRE

D'UN JOUEUR DE DOMINOS

Pilier d'estaminets roussis,
Goguenard imbibé de bière,
Il amusait sa vie entière,
Des dimanches aux samedis,
A faire boudier *double-six*.
— Mourant, il dicta que sa bière
Aurait la forme pour ses os
De la boîte des dominos. —
Que devient dans le cimetière
Sa rage des méchants bons mots?
Maintenant qu'au fond de la tombe
De temps en temps une dent tombe,
Le vieux crâne qui s'y connaît

Se réveille au bruit de l'ivoire ;
Et, — pardon ! cocasse mémoire, —
La *bière* aidant, tu peux te croire
Toujours pilier d'estaminet.

A QUELQU'UN DU PARNASSE

Dédaignez-moi, je vous le rends.
L'ignorez-vous? je vous l'apprends :
Vous ne brillez que par la rime.
Ah! plutôt, quittez pour la lime,
Quittez la plume et façonnez,
Chinois, des émaux cloisonnés.
— A défaut de votre facture,
Si mon vers rime à l'aventure
J'ai du moins l'amoureux émoi ;
Vous pouvez bien ne pas me lire,
Mon cœur a battu sur la lyre
Et les femmes seront pour moi.

HORREUR!

Candeur des novices amours,
Éveil des sens, divine aurore!
Chloé rougit, Daphnis ignore...
« Vénus, arrive à leur secours!
Éros, dis comment on s'adore!
Ivresse des rapprochements,
Où trouver ton calice? — Amants
(Souffle dans l'ombre un vieux Satyre),
Venez là, je vais vous le dire. »
O stupeur des vœux avilis!
— Et cependant, chants du poète,
Semez vos vers comme des lis
Sur ce jour d'éternelle fête!

LE TERME DE LA SAGESSE

Pour avoir de bonnes raisons
D'interpréter la vie humaine,
Il faut dans ses quatre saisons
En sentir la joie et la peine.
Mais quand le savoir est complet :
« Otez-vous de là, s'il vous plaît »,
Dit l'indifférente nature.
Et l'heure où le docte vieillard
Allait pratiquer le grand art,
Sonne pour lui la sépulture.

HIGH LIFE

Dames des classes distinguées,
Vrai, je ne vous reconnais plus;
Allez-vous finir reléguées
Parmi les êtres superflus?

La femme, hélas! se déshonore
A bêtiser dans vos cerveaux.
La frivolité vous dévore;
On vous prendrait pour des oiseaux.

Vous jouez les faisans de Chine :
Vos plumages extravagants
Sur le front, la gorge, l'échine,
Voudraient deux pattes dans vos gants.

Tandis que la simple ouvrière
S'acharne à conquérir ses droits
De citoyenne aujourd'hui fière,
Comment vit-on dans vos endroits ?

On consacre les matinées
Aux chiffons devant un miroir ;
Et l'on dépense ses journées
Par la ville à se faire voir.

Vous gardez un jour aux visites :
Il y vient un tas d'étourneaux
Et de linottes parasites
Jacasser selon leurs journaux ;

Mais à l'amitié pas une heure,
Pas un coin où penser soit doux.
— Eh quoi ! penser dans sa demeure !
Cela regarde les hiboux. —

Courez donc le Bois et les rues !
Sardou vous nomma Benoiton ;
Eux, les gamins, traitent de grues
Les personnes d'un pareil ton.

Aussi, pour mes vers quelle honte
De vous avoir donné mon cœur!
Las! disons que ce fut un conte,
Le jeu d'un perroquet moqueur.

1879.



ÉCRIT AU MUSÉE DU LOUVRE

Viens, mon vieux moi, pauvre fruit sec,
Prendre au Louvre un avis de Grec :
Vois ce vase parlant d'Athènes
Non sans quelque grâce, ma foi !
Jamais l'eau d'aucunes fontaines
N'y put rester. — Sais-tu pourquoi ?
Il manquait de fond, comme toi.

ÉPITRE DE SAINT PIERRE.

AU PAPE

10 décembre 1881.

Mon successeur, la cour céleste
Est dans un pitoyable état.
Envoyez-nous, s'il vous en reste,
De l'insecticide Vicat.

Saint Labre a par trop de vermine ;
Il grouille encor plus que jadis.
Tout saute ; et le Seigneur fulmine,
Car on se gratte au Paradis.

Ce rustre heureux d'avoir la gale
Vient-il pour ronger nos élus ?
Dans vos couvents qu'on le régale !
Ici, personne n'en veut plus.

« Pierre, m'a dit tantôt la Vierge,
Tu tiens mal la communauté. »
Elle a raison ; comme concierge,
Je réponds de la propreté.

Je vais donc doucement, saint Père,
Pousser votre Labre dehors
Avec un balai qui, j'espère,
Laissera des poux sur son corps.

Mais à bientôt ! J'entends la foudre :
On doit se gratter, j'ai compris.
— Surtout, n'oubliez pas la poudre...
Tirez au besoin de Paris.

ÉPIGRAMMES

A PHILIPPE ARCHAMBAULT

DE 1840 A 1849

Un sculpteur de l'antiquité
Fit sa Vénus de vingt modèles;
Moi, rien qu'avec une beauté
Je saurais me donner vingt belles.

PROPOS DE TAVERNE.

« Quel est ce quidam, à côté?
 — Un peintre, monsieur. — Le bon type!
 Et quel genre a-t-il adopté?
 — La pipe. »



SUR UN PHILANTHROPE.

Sans rien attendre du prochain,
 Sans l'estimer à forte dose,
 Bon par instinct, sans autre cause,
 Il secourait monsieur Machin,
 Il obligeait madame Chose.



A UN SCULPTEUR MARIÉ.

Cacher les nus n'est pas ton rôle;
 Aussi ta femme fait florès.
 Depuis le pied jusqu'à l'épaule

Montre-la belle, en roi Candaülé
Dont tout le monde est le Gygès.



LES ÉPIGRAMMES DE VOLTAIRE.

Dans l'épigramme il eut la patte
Et la prestesse d'Arlequin,
Pour étaler un coup de batte
Sur les épaules d'un faquin.



En fait de cœur comme de pain
Je préfère au rassis le tendre :
L'un a remis au lendemain,
L'autre ne sait pas faire attendre.



A UN HEUREUX.

Demande aux dieux de rendre l'âme
Un jour de volupté, le jour

Du dernier baiser de la femme
 Qui serait ton dernier amour.



LE MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION.

Le Père avait condamné l'homme
 A propos d'un larcin de pomme.
 Pour racheter ce plaisant tort,
 Le Fils descend sur terre, et comme
 Nous avons mis le fils à mort,
 Dieu nous tient quittes. — C'est trop fort!



LE CARTÉSIANISME.

Au fond d'un poêle de Hollande,
 Un catholique en contrebande
 Trouva : « Je pense, donc je suis. »
 C'est dans ce poêle que, depuis,
 Le rogaton de la Sorbonne
 Mitonne,

Et que tu cuis,
Dieu de ma bonne.



Pour un propos d'homme on se fâche,
L'honneur vous met l'épée en main ;
Mais avec la femme est-on lâche !
On l'enlève ; et puis on la lâche.
O saletés du cœur humain !



Au spectacle pour mon argent,
Je trouve — esprit faux, c'est possible —
Que le mélodrame est risible,
Et le vaudeville affligeant.



Ah ! mon oncle retour de l'Inde,
Parti gaillard et demi-gras !
Quitter ton neveu, ta Clorinde,
Pour pêcher la perle à Madras ;

Et nous revenir par le coche
 Avec un madras dans la poche
 Et rien que ta peau sur les bras !



Les yeux sont doux, la bouche invite ;
 Pour attirer c'est un grand point :
 « Bonjour, petite ! »
 Mais pas de cœur, mais d'esprit point ;
 C'est bien assez pour qu'on la quitte :
 « Adieu, petite ! »



A PROPOS DE LA VÉNUS CALLIPYGE.

Sans soupçonner de certains nus
 Elle demande à mon adresse :
 « Que dit ce surnom de Vénus ?
 — Qu'elle vous ressemble, ô déesse !
 — Monsieur me fait beaucoup d'honneur. »
 Et minaudant devant sa glace,

Elle s'admire, mais de face,
Juste au rebours du flagorneur.



LA CHARTREUSE DU PÈRE GARNIER †.

Père Garnier est sans façon
D'avoir la croix pour écusson.
La réclame en somme est heureuse :
L'eau bénite ne rendant plus,
On fait liquoriste Jésus
Pour débiter de la chartreuse.



THÉOLOGIE.

Chercher Dieu, — sujet rebattu :
Boîte à secret, que me veux-tu ?
Plus madré que moi, Cousin l'ouvre.
Turlututu,
Chapeau pointu,
Il a trouvé ! qu'on se découvre.



AU PETIT MANTEAU-BLEU.

Illustre-toi, donneur de soupe ;
 Sers un potage aux choux bien fait ;
 Sans te disséquer sous ma loupe,
 S'il est bon, je te crois parfait.



Loi des apôtres :
 L'art de s'aimer consiste à s'aimer dans les autres.

DE 1850 A 1870

Offrir du lard dans l'esclavage
 Ou du pain dans la liberté,
 C'est graisser la patte au suffrage :
 Le porc a la majorité.



A EUGÈNE CAVAIGNAC.

Choses rares qu'un beau visage,
Que l'héroïsme du courage,
Qu'un savoir dévoilant les cieux,
Qu'un art inspiré par les dieux ;
Va, la grandeur du caractère
Est plus rare encor sur la terre.



DOMINE SALVUM...

Messieurs de l'Église, en cadence
Chantez pour Napoléon Trois ;
Portez l'eau bénite et la croix
A ce chevalier d'impudence.
Bon moyen de salir les rois
Et de souiller la Providence.



Qu'un cerveau d'homme est un bel instrument !
Quel chef-d'œuvre de mécanique !

Las ! détraqué communément.
Dès qu'il marche, écoutez... bernique !



La morale, hélas ! n'est qu'un gant
Dont la réalité s'attiffe ;
Dans cet appendice élégant
Un carnassier cache sa griffe.
Froissez sa véritable peau,
Vous allez voir, sous le chevreau,
Quel tigre aussitôt se rebiffe.



Jésus, la belle âme au doux songe,
Renonce à tes flatteurs suspects ;
Lave ton nom de leur mensonge
Ou passe-toi de nos respects.



Soite ! trahir pour vous que j'aime,
C'est vous trahir bientôt vous-même.



Toujours des pleurs, petite bonne !
Je m'attendris quand je les vois,
Comme dans l'orchestre un trombone
Au mélodrame que l'on donne
Pour la quatre centième fois.



Il manquait à la sacristie
Un dévot égayant tout ça,
Comme Manet dans sa partie,
Comme à l'Alcazar Thérésa.
Veillot s'est chargé de ce rôle ;
Et des trois plaisants le plus drôle,
C'est bien celui qui défend Dieu
En souteneur de mauvais lieu.



Probable enchainement des causes :
Les petits crevés de Paris,
Du joli train dont vont les choses,
Produiront des petits pourris.



C'est pitié comme un saint se lave !
Le ciel doit blesser l'odorat ;
Le stylite y sent le verrat.
Pour mon salut c'est une entrave ;
Plutôt l'enfer avec Dorat !



Combien avec l'âge on se rouille !
J'aimai jadis Rose, un esprit ;
Et pour finir, c'était écrit,
Je deviens fou d'une citrouille.



LA BELLE ET LA BÊTE.

La Belle et la Bête font deux
Dans le joli conte ;
Rien qu'un chez vous, d'après mon compte,
Dame aux beaux yeux.



Je l'aimais comme un paysage,
En pasteur ami du repos.
Six mois j'ai foulé cet herbage,
Avec sa froideur pour ombrage
Et ses bêtises pour troupeaux.



Les mots aussi, par propriété,
Devraient aller à la lessive.
Quand blanchira-t-on *Majesté*,
Un mot depuis seize ans porté
Par un bandit en récidive ?



A UN BAVARD.

Devenu sourd, je me désole
Rien qu'à voir un moineau jaser ;
Vous, mon ami, veuillez causer,
Que d'être sourd je me console.



Un méchant acteur étant mort,
Au Père-Lachaise on le porte;
Le sifflet l'annonce à la porte.
« Il n'a rien dit, vous avez tort! »
S'écrie un plaisant de l'escorte.



SUR UN ENTHOUSIASTE.

Quel volcan d'électricité!
Son front pétille d'étincelles.
Oui, toujours, et jamais de celles
Qui se condensent en clarté.



O mon pays, quel est ce signe?
Ton vin, ton art, ta gloire insigne
Meurent chacun d'un noir fléau :
Du phylloxéra meurt la vigne,
Du naturalisme le beau,
Et de César notre drapeau.

Septembre 1870.

DE 1870 A 1878

COCOTTES ET PETITS CREVÉS.

Le coq des Gaulois vole au feu. — Cocotte,
La gourde au côté, pars en courte cotte.
— Toi, petit crevé, crève un grand Teuton,
Ou, chair à catin, sois chair à canon.



EN TROUVANT UN BOUTON DE GUÈTRE.

Il ne manque même pas un bouton
de guêtre.

(MINISTRE DE LA GUERRE, juillet 1870.)

Chétif, en tout gros comme un œuf,
Quand j'avise un bouton de guêtre,
Soudain je me trouve heureux d'être
La grenouille, et non pas Lebœuf.



LA LUTTE POUR L'EXISTENCE.

A Darwin.

D'après cette loi d'importance,
 Le gros doit manger le petit.
 Pourvu de ta docte sentence,
 John Bull va doubler d'appétit
 Dans la lutte pour l'existence.



Vite, aux campagnes des lumières!
 Ou pour bientôt je vous prédis
 Que l'héritier de ces bandits
 Sera l'élu de vos chaumières.



L'ORDRE MORAL.

Essai loyal, Ordre moral,
 Dans le bénitier clérical

Accommodez vos forfaitures,
Tandis que dans l'urne aux scrutins
Nos millions de bulletins
Vous brassent des déconfitures.



On le disait méchant, mais non !
Le quiproquo vient de son nom.
D'un pasteur de la bergerie
Faire un loup, quelle espièglerie !
Appelez-le Dupanmouton.



Fi donc, passer pour un athée !
La foi devient de si bon goût,
Sauf à douter chez soi de tout ;
O religion bien portée,
Comme un stick, par le joli bout !



Quittant le Paradis perdu,
Ève disait au premier homme :

« Nous n'y perdrons rien, j'ai la pomme. »
L'Archange en restait confondu :
A son beau nez la tentatrice
Emportait le fruit défendu
Dont les pepins vont en nourrice.



ON PARLA DE FERMER LES CABARETS.

Gros bonnets de l'Ordre moral,
Permettez qu'au Palais-Royal
On sable le Château-Laroze ;
Quant aux buveurs de vins claires
Sur le comptoir, c'est autre chose :
Interdisons les cabarets.



QUESTION POSÉE AUX FACULTÉS CATHOLIQUES.

Le ciel est peut-être un grand feu
Caché derrière un rideau bleu.
Alors, le feu de chaque étoile
Serait-il un trou dans la toile ?



LE SECRET DES VIEUX BEAUX.

A soixante ans on cherche encor
Où trouver le sexe obligeant ;
Mais on a beau payer en or,
On n'en a pas pour son argent.



LE CENTENAIRE DE VOLTAIRE.

Quoi ! traiter, pour son centenaire,
Un gentilhomme pamphlétaire
En démocrate humanitaire !
Perdons-nous le sens à Paris ?
« Fi ! dirait monsieur de Voltaire,
Voilà des gens bien mal appris ! »

DE 1879 A 1881

—

L'ÉPILOGUE.

Juillet 1879.

L'époux, le fils, après le trône,
Sombrent. Destin, voilà ton prône !
— Je raillais cette Majesté
Du temps que sa frivolité
Aux revers ne s'attendait guère.
Elle a payé trois fois sa guerre :
Devant le malheur mérité,
Silence aux propos de naguère !



J'ai des jours par-dessus la tête ;
Je tiens la mort pour une fête ;
J'offre mon squelette et ma peau
Aux fossoyeurs du cimetière,
Comme un danseur au vestiaire
Donne sa canne et son manteau.



COURBET.

J'ai trouvé, mesurant Courbet
Aux bonshommes qu'il exhibait,
Que ce luron, fort en peinture,
Traitait en butor la nature.
Mais le regardant, sur le tard,
La traiter en paysagiste,
Inscrivons — bonshommes à part —
Courbet bon premier sur ma liste.



Zola, comment expliquez-vous
Que Nana, si naturaliste,
Reste, à faire les cinq cents coups,
Fraiche comme un lis de psalmiste?
Ou je t'y prends, idéaliste!



LES REVENDICATIONS ITALIENNES.

Signor Crispi, crispé, crispant,
Vous avez beau dire et beau faire,
Nice et Menton sont notre affaire,
Vous n'en aurez pas un arpent.



Vous qui cherchez la loi des durables amours,
Séparez-vous souvent pour vivre unis toujours.



LA RÉSIGNATION.

Résignez-vous, oui, bons apôtres,
Au mal qui tombe sur les autres.



A LA MORT D'UN PEINTRE.

A peine avait-il cinquante ans.
C'est une perte pour la France :

Il semblait, dans ces derniers temps,
Devoir donner quelque espérance.



Très souvent se pardonne une horreur accomplie,
Très rarement un tort imaginé s'oublie ;
Car de tout temps dame folie
Fut la maîtresse de maison
Chez les animaux de raison.



EN SIGNANT SUR UN ALBUM.

Vous désirez un autographe...
Ah! madame, n'insistez pas!
Je fais des fautes d'orthographe,
Et m'en confesse à vous tout bas.
Souffrez pourtant que l'on se nomme
Très humblement sur votre *album*.



SUR LA TOMBE DE DAUMIÈR.

Passant, renonce à la manie
 De n'honorer que les pompeux ;
 Ce ricaneur fut un génie,
 Et de sa taille : combien d'eux ?



A UN MÉDISANT.

Sur mon compte il sort de ta bouche
 Un mot cruel qui m'était dû.
 Bien sot, si j'en prenais la mouche !
 Pour cent donnés, c'est un rendu.



De mes fruits aigres de buisson
 J'ai laissé passer la saison ;
 Et sur le chemin de ma tombe,
 Sentant que son jour ne vient pas,
 Chaque grain d'épigramme tombe
 Desséché, sous mes derniers pas.

TABLE DES PIÈCES

SOUS LES RIDES

	Pages
DÉDICACE	3
AVERTISSEMENT	5
<i>Alter ego</i>	7
Impénitence finale	9
Bataille de vins	11
Écrit à Versailles	14
La Chatte de Pétrarque	16
Le Décaméron	19
A un âne	21
Le Bœuf	22
Album herbier	24
La Dame aux cheveux d'or	27
Le Tour du lac	29
Physiologie	31
Les Nuages	32
A Céline qui brode toujours	33
Maman	34
Toujours	39
Mon Cas	41

	Pages
Réponse au poète de <i>la Flûte de Pan</i>	43
Dans l'herbe	46
Scène de prétoire	49
Scène de mœurs.	51
L'Éventailiste.	54
A Watteau	56
Paysage	59
Envoi d'une plume d'aigle	60
<i>Poetæ minores</i>	62
L'Écrevisse à la bordelaise	63
Ma vigne folle	65
Photographie	68
<i>Nosce te ipsum</i>	70
Un Passe-droit	72
Sur l'herbe	73
Les Trois Manières	75
A un poète.	76
La Victoire de Crauk	77
Un Printemps à Passy	79
Un Octobre à Passy	83
Devoirs funèbres	87
L'Attraction.	89
L'École	91
L'Homme n'est qu'un roseau.	94
Le Silence	95
Auguste Barbier.	97
O volupté de n'être pas!.	98
Amertumes	100
Sur le rivage	102
Trouville.	103
La Réalité	105
Rembrandt	108
Solitude et silence.	110

MÉLANGES

	Pages
AVERTISSEMENT.	113
LES FAMILIALES	115
Ma Chapelle	117
Visite à une tombe	120
— A ma fille A. C.	121
Consolation	122
Le Louvre	123
Pitié.	125
Un Mardi gras	127
Conseil	129
Merci	131
L'Ordre	133
Le Bien	134
Le Mineur	135
Reste telle	137
Beuzeval.	139
Ton mari	140
L'École	142
Une Fille	144
Famille	146
Le Beau	148
Le Miel	150
Coiffure	151
Mon père	153
Les Souliers de ma fillette	155
Une Partie fine.	158
Il n'est rien de parfait.	163
Mes petits-enfants.	164
Réponse à une lettre de mes filles	167

	Pages
Quand je n'y serai plus	169
Retour à l'enfance	170
SYMBOLIQUE RIMÉE.	173
L'EMPIRE.	189
A un sage	190
A ce César.	191
Polichinelle.	192
Hauteur	194
Un jour de <i>Te Deum</i>	195
La Célébrité à tout prix	198
Les Drôlesses.	199
A de jeunes poètes du temps	202
Un Banquet	204
A l'ingénieur qui jardine aux Buttes-Chaumont	208
Walferdin	212
Les Votes de M. Goujon.	214
L'Entrée en campagne	216
Invasion, invasion!	218
Moblots	219
Aux Allemands.	220
Le Prisonnier.	223
IRONIES. — A Charles Monselet	225
La Goutte d'encre	226
A un élégiaque.	227
Prise de congé	228
Jéhova.	229
Boileau	230
A une femme	233
La Vocation sacerdotale	234
A la mémoire d'un joueur de dominos	235
A quelqu'un du Parnasse	237

TABLE DES PIÈCES

275

Pages

Horreur !	238
Le Terme de la sagesse	239
High Life.	240
Écrit au musée du Louvre.	243
Épître de saint Pierre au pape	244
ÉPIGRAMMES de 1840 à 1849	247
— de 1850 à 1870	254
— de 1870 à 1878	261
— de 1879 à 1881	266

A PARIS

DES PRESSES DE JOUAUST ET SIGAUX

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXXVII



Dans le même format :

VERS

Anthologie de quatrains anciens et modernes	3 50	Les Saisons et au Pays des Pommiers, par V. Patard	3 fr.
Poésies de Gustave Viuot	3 fr.	Acanthes et Cyprès et Fleurs d'antan, par V. Patard	3 fr.
Doña Juana, poème dram.	2 fr.	Avec des Rimes, par Germain Lacour	2 50
Les Neveux du Pape	3 50	Confidences d'une Mère, p. H. Tichy	3 50
Poésies d'Élie Cabrol : La Première Absence, 12 <i>eaux-fortes</i>	12 fr.	Violette et Sylvain, par Mlle Montaudry	3 50
Comédies, 3 <i>eaux-fortes</i>	6 fr.	Roses et Pâquerettes, par Tichy	3 50
Etienne Marcel, drame	3 50	La Chanson de Roland, traduite par A. Jubert	3 50
Premières Poésies, par P. Milliet	3 50	Anna et Loïc, par A. Varet, dessins de Vidal et Boulard fils	3 50
Légendes bouddhiques, par E. Thiaudière	1 fr.	Du printemps à l'automne, par Monnier de la Motte	3 fr.
Feuilles du cœur, par Della Rocca	3 50	Marines et Paysages, par Tichy	3 fr.
Myrtes et Cyprès, par G. Eekhoud	3 50	A temps perdu, par Cougnard	3 fr.
Zigzags poétiques, par G. Eekhoud	3 fr.	Cendres et Fumées, par R. Dianel	3 fr.
Les Pittoresques, par G. Eekhoud	5 fr.	Rêveries et Réalités, par L. Aigoïn	2 fr.
Pap. vergé, 5 <i>eaux-fortes</i>	5 fr.	Ébauches poétiques, par H. Tichy	3 50
Marcelle, par M. Duseig. 4 <i>eaux-fortes</i>	3 50	Échos et bluettes, par V. Maubry	3 fr.
Les Tablettes, par Lecomte	1 50	Les Chats, par A. Ruffin	1 50
Contes d'aujourd'hui, p. Mardoche	3 fr.	Guillaume Tell, de Schiller, trad. par H. Villard	3 50
Les Rats et les Grenouilles, par L. Berthureau	3 fr.	Brindilles, par Ed. Lagrange	2 fr.
Renée d'Amboise, par Ed. Dupont-sevrez	2 50	Premières Poésies, par H. Tichy	3 fr.
Au Temps des Feuilles, par Pont-sevrez	2 50	Les Printanières, par Th. Maison-neuve, dessin de Bertheaux	2 50
Contes de la villa Coraly, par L. de Vauzelles	3 50	Vespéries, par le Dr Vivier	3 50
Au Pays des Rêves, par A. Varet	3 50		

PROSE

Drames et Romans de la vie littéraire, par Saint-René Taillandier	3 fr.	La Lorgnette philosophique, par N. Quépat. Pap. vergé	4 fr.
La Muette, le Château et ses désastres, par Jules Janin	1 fr.	La Mettrie, sa vie et ses œuvres, par N. Quépat	3 50
De l'autorité de Rabelais dans la Révolution, par Ginguéné, préface par Henri Martin	3 fr.	Nos Maîtresses, par Adhémar	3 fr.
		Souvenirs d'Orient, par J. Sigaux	2 fr.
		Le Vœu de Vivien, par F. Brun	2 50

THÉÂTRE

Le Pêché véniel, 1 acte en vers, par Alb. Millaud	1 50	de Lapommeraye, 1 acte en prose	1 fr.
Le Glaive runique, drame lyrique, par Léouzon Le Duc	5 fr.	La Critique de <i>Francillon</i> , par H. de Lapommeraye, 1 acte en prose	1 fr.
Le Noyau, monologue en vers, par Redelsperger	1 50	Le Mariage d'Alceste, 1 acte en vers, par Ch. Joliet	1 fr.
La Critique de la <i>Visite de noces</i> , par H.		Yvonne, ou Pêché d'amour, drame en 5 actes, en vers, par L. Dégut	2 fr.

DEUXIÈME CENTENAIRE de la COMÉDIE-FRANÇAISE, contenant, avec l'*Impromptu de Versailles* et le *Bourgeois gentilhomme*, une *Notice* de P. Regnier, et la *Maison de Molière*, à-propos en vers de Coppée. In-16 à petit nombre sur pap. de Hollande, avec deux portraits de Molière, gr. par Damman. 10 fr.



cy

3ml

60°

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--

CE



a39003



002245974b

CE PQ 2211
.C318A17 1887 V003
CJO CORAN, CHARL POESIES.
ACC# 1323405

